This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 944,698

LIBRAIRIE
SAINTE-MARIE
MOISSAC
Tarn-et-Garonne

SILVIO PELLICO

A LA MÊME LIBRAIRIE,

Ouvrages du même auteur :

L'ORPHELINE DE LÉPANTE. in-18.
L'EMPIRE DE LA VERTU. in-18.
LES CHERCHEURS D'OR. in-18.
UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU. in-18.
L'HOMME PROPOSE ET DIEU DISPOSE. in-18.
LE BON VILLAGEOIS. in-18.
LE LEGS D'UNE MÈRE. in-18.
GÉRARD L'AVEUGLE. in-18.
LA FILLE DU FERMIER. in-18.
LA CHAPELLE D'ENSIEDLEN. 2 vol. in-18.
LES MARTYRS DE LYON. in-18.
CHARLES LE BON, comte de Flandre. in-18.
CHAQUE CHOSE A SA PLACE. in-18.
LA CHARITÉ EN ACTION. in-18.
JEAN SOBIESKI, roi de Pologne. in-18.
VIE DU MARÉCHAL DE BOUFFLERS. in-18.
L'APOTRE DES NÈGRES. in-18.
VIE DE S. THOMAS DE CANTORBÉRY. in-18.
PARABOLES DE L'ÉVANGILE. in-18.
LE BON PASTEUR; Vie de Mgr Affre. in-18.
MARIE PROTECTRICE DE LA FRANCE. 1 v. in-32.
DE LA CONFIANCE EN DIEU. 1 vol. in-32.
NEUVAINE A SAINT JOSEPH. grand in-32.
NOTRE-DAME DES VOYAGES. in-18.
LA PASSION MÉDITÉE dans le Sacré-Cœur. in-18.
LES AMIS DU SAUVEUR. in-18.
SAINT ANTOINE DE PADOUE. in-18.
SAINTE FLAVIE DOMITILLE. in-18.
SAINTE JEANNE DE VALOIS. in-18.
SAINTE GENEVIÈVE, patronne de Paris. in-18
VIE DE SAINTE RADEGONDE. in-18.
SAINT MARTIN, évêque de Tours. in-18.
SAINT STANISLAS KOSTKA. in-18.
VIE DU B. PIERRE FOURIER in-18.

Cabasson del *Lefort, Edit.* *Monnin sc*

SILVIO PELLICO

SILVIO

LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

1856

SILVIO PELLICO

SILVIO
PELLICO

SA VIE ET SA MORT

DEUXIÈME ÉDITION.

> L'humilité et la douceur ne sont pas des vertus qui mènent à la gloire ; mais elles sont au-dessus de toute gloire.
>
> DEVOIRS DES HOMMES.

LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

1856

858
P390
S58
1856

Propriété

Le dépôt de cet ouvrage a été fait conformément à la loi.

Le droit de traduction est réservé.

1102480-190

SILVIO PELLICO

I

Enfance et jeunesse.

> Il ne faut point blâmer la science ou toute autre connaissance simple des choses: mais il faut toujours préférer une bonne conscience et une vie vertueuse. IMIT. I.

L'homme dont les souffrances ont fait la renommée, qui est devenu grand à force de patience et d'abnégation, qui a prouvé par son exemple que l'héroïsme du pardon est au-dessus de l'héroïsme

de la vengeance, Silvio Pellico, en un mot, a laissé peu de documents sur les commencements de sa vie. Les mémoires qu'il avait écrits, dit-on, durant le long et solitaire repos qui suivit sa dure captivité, n'ont pas été livrés au public, et l'on est réduit à glaner çà et là dans ses écrits quelques détails sur les premiers événements de son existence et sur les sentiments qu'il avait éprouvés au début de sa carrière. Le matin et le soir de ses jours sont cachés sous des voiles modestes; ses éclatants malheurs ont déchiré les ombres dans lesquelles il aurait voulu peut-être ensevelir sa destinée tout entière; et l'immortel écrit que ses *Prisons* lui ont inspiré vivra aussi longtemps qu'il y aura des âmes capables de sentir combien est belle la religion qui a dicté de semblables vertus.

Silvio Pellico naquit en 1789, à Saluces, dans le Piémont, d'une famille dont il a fait lui-même, dans ses *Prisons*, un aimable portrait. Son enfance fut maladive et faible, et l'amour, les tendres soins de sa mère conservèrent seuls une vie qui devait devenir pour tant de cœurs éprouvés une fructueuse leçon. « Enfant, j'étais en proie aux douleurs et à la tristesse, dit-il dans ses poésies. Autour de moi se réjouissaient, vifs et sautillants, beaux comme des anges, les petits enfants de mon âge;

moi, comme eux né robuste, j'étais tombé dans une langueur cruelle et des spasmes inexplicables. Souvent la menaçante mort lançait ses serres sur ma tête; mais ce n'était qu'un jeu, la mort me dédaignait. Et lorsque moins malade, je traînais mes membres amaigris parmi mes florissants compagnons, que mes lèvres décolorées retrouvaient de joyeuses paroles, souvent, en secret le sentiment de ma faiblesse malheureuse interrompait ma gaieté d'un moment, la tristesse accablait mon cœur, et j'allais cacher mes larmes. Ceux qui s'apercevaient des pleurs solitaires que je versais sans raison apparente, me prenaient pour un insensé [1]. »

L'enfant rêveur et triste, qui semblait déjà oppressé par les jours à venir, par ce pressentiment du malheur qui souvent le devance, cherchait par instinct le divin Consolateur des âmes; il se plaisait, dès ses premières années, dans la solitude des temples, et il raconte lui-même ce qu'il éprouvait dans les lieux consacrés à la prière.

« Salut, gothiques arceaux du temple, l'une des gloires de Saluces! Eglise de mon Dieu, dont les eaux mystiques me donnèrent un doux nom parmi les poètes dont les chants ont été accueillis de leur patrie, salut! Les jours de fête, quand

Po ésies catholiques de Silvio Pellico : *les Eglises.*

j'étais tout petit enfant, les bras de ma pieuse mère me portaient dans ton auguste sanctuaire, et mon cœur a gardé le souvenir du secret espoir qui adoucissait mes maux lorsque mon regard suppliant cherchait Dieu sur tes autels antiques et vénérés.

» Salut, temple moins fameux de la modeste Pignerol, où je vins reposer mes membres maladifs et croissants ! Tu me rappelles aussi de bien doux souvenirs ! C'est là que le soir, à la lueur de la lampe sainte, je priais, avec ma mère et mes frères, la tendre Reine des anges et des affligés : à elle en secret je me plaignais du mal qui me déchirait les nerfs et qui attristait mon cœur ; et je lui demandais de m'aider ou de m'ôter de ce monde. Pauvre enfant, je sentais alors mon courage se ranimer, mon affliction s'adoucir, et mon âme se féconder de pensées et d'amour.

» Sous ton ciel que j'aime, ô Pignerol, mon adolescence a été consolée par des joies suaves et religieuses : je me rappellerai toujours l'heure sacrée où j'allais tout tremblant vers l'autel, avec une troupe de jeunes hommes, accomplir le grand acte, confirmer par mes propres paroles les augustes promesses qu'à mon baptême firent pour moi des lèvres étrangères.

» O noble cérémonie ! huile sainte ! grace puissante de l'onction ! symboles sacrés, comme vous élevez l'âme à de sublimes désirs?

» Le saint pasteur se présente à l'autel avec une éclatante et vénérable majesté ; autour de lui se tiennent ses prêtres en manteaux d'or. La céleste harmonie des cantiques retentit sous les voûtes sacrées, et tout noble cœur palpite de l'amour divin. »

Le souvenir de la première communion, de ce jour radieux que tant de grands hommes ont nommé le plus beau de leur vie, a dicté à Silvio des vers touchants :

« Hélas ! dit-il, il ne me fut pas donné de m'associer au divin banquet dans un temple éclatant de majesté ; mes parents et mes frères pleuraient autour de moi, et le Pain céleste s'approcha de ma couche ! et je le reçus avec l'ardent désir du bonheur éternel après l'heure de la mort qui s'approchait.

» Après cet acte divin, quand il fut possible à mes pieds de me soutenir un peu, j'allai à l'église, et je pleurai de joie en recevant encore la nourriture mystérieuse. Il me semblait que je supportais mon triste sort avec une douleur plus sainte, et que les mêmes flammes allaient toujours embraser mon cœur. »

Cette enfance pieuse et mélancolique s'écoula dans des lieux divers. Les parents de Silvio habitèrent tour à tour Saluces, Pignerol, Turin; ils envoyèrent leur fils chez un de leurs parents à Lyon, et les études de l'adolescent se dirigèrent alors du côté de la littérature française; l'Italie aurait compté peut-être un poète de moins, si un nouvel emploi que le père de Silvio venait d'obtenir à Milan, n'eût appelé la famille dans cette dernière ville. Cependant le séjour de Lyon laissa une trace dans la vie du jeune italien; des compagnons dangereux, de mauvaises lectures, jetèrent une ombre sur sa foi si vive, et firent chanceler dans son âme les premières croyances qu'il avait puisées au foyer domestique, et dont une vie pure et de longues souffrances avaient entretenu la flamme.

« Depuis ce jour funeste, dit-il, non, je ne pus haïr les saints autels de mes pères; mais de temps en temps je les regardais, incertain si je devais les vénérer comme en mes jours d'innocence, ou s'il était plus sensé de les oublier, d'en rire et de n'avoir pour divinités que mes vouloirs et mon audace.

» Ainsi je passai mon adolescence, et mes jeunes années arrivèrent avec leur ivresse d'étude, et l'espoir dans les forces naturelles de mon indépen-

dante raison. Toutefois un charme secret m'attachait aux autels! Souvent, je rejetais les livres orgueilleux, je fuyais les sociétés impies, pour me retirer, seul et découragé, sous les voûtes grandioses de la vieille basilique de Lyon, où reposent les cendres des premiers apôtres des Gaules.

» Belle église! que de fois incliné devant tes autels, priant et méditant, que de fois j'ai pleuré ma chère Italie, que j'avais quittée, et le foyer lointain où s'asseyaient ma mère, mon père et mes frères! Et je pleurais mes ténèbres, mes doutes, mes passions et la perte de mon Dieu. »

Il revint vers cette Italie tant regrettée, mais il n'y retrouva point la foi et la candeur de ses premières années. Il la cherchait, il la pleurait toujours; il fallait que toutes ses espérances humaines fissent naufrages, pour qu'il se rattachât d'une inébranlable étreinte au rocher des siècles, à la croix de Jésus-Christ. Cependant son âme, comme celle d'Augustin, était pleine d'inquiétude et de tristesse; il poursuivait un bien idéal qui le fuyait; il aimait et il ne trouvait pas le retour désiré dans ce qu'il aimait; il aspirait au bonheur et se sentait de plus en plus misérable; quelquefois il tournait les yeux vers les autels chers à sa

jeunesse, mais ce n'étaient encore que des retours passagers.

« L'amour des maisons de Dieu se ranima plus vivement en moi, lorsque je revis, belle Italie, ton soleil créateur, et que j'admirai, dans ma chère Insubrie, ce majestueux et sacré monument [1] que la langue humaine est impuissante à louer, et qu'élevèrent la foi et la fidèle persévérance des hommes.

» A Milan, trop souvent encore mon âme se perdait dans les plaisirs et l'orgueil des études; elle ambitionnait la gloire et d'illustres amis; chaque jour elle caressait de plus folles illusions. Mais souvent une tristesse salutaire venait troubler mes joies, j'allais alors m'agenouiller dans la grande église, et les consolations de la foi revenaient visiter mon cœur. »

Les succès mondains qui commençaient à briller pour Silvio ne comblaient pas le vide de son cœur, et cependant ces succès lui promettaient une brillante carrière. Accueillis à Milan dans la société la plus distinguée, ses premiers essais poétiques furent encouragés par Ugo Foscolo et Manzoni, les deux poètes les plus célèbres de l'Italie : le premier, chantre ardent de la liberté et des héros qui sont

[1] La magnifique cathédrale de Milan.

morts pour elle; le second, religieux et pur, qui combattit de tout l'ascendant de son génie le penchant que montrait Silvio vers les faux systèmes du dix-huitième siècle. Le début littéraire de Silvio eut beaucoup d'éclat : il composa une tragédie, *Francesca da Rimini*, dont le sujet était tiré du Dante, qui fut applaudie dans toute l'Italie, et qui signala son nom à ceux qui cherchaient les jeunes talents et les âmes ardentes afin d'opérer par eux l'affranchissement de la Péninsule et la constitution d'un état nouveau et libre.

Livré à ses études littéraires, plein de projets et d'avenir, Silvio ne songeait point aux conspirations ni aux conspirateurs; mais devenu professeur des enfants du comte Porro, il trouva dans cette maison les agitateurs les plus remuants et les plus actifs; et, peu à peu, ils l'associèrent à leurs vues et à leurs travaux.

Le comte Gonfalonieri, Ludovico de Brême, Pietro Borsieri tracèrent le plan d'un journal, *le Conciliateur*, dont le but secret était de diriger l'opinion de leurs compatriotes vers une opposition vive et énergique à la domination autrichienne. Silvio prit une grande part à la rédaction littéraire de ce journal; mais constamment il refusa d'entrer dans les rangs des *carbonari*, ne voulant pas se

lier par serment à une association mystérieuse. Tous ses amis étaient affiliés aux sociétés secrètes. Agitées par leurs efforts, les populations inquiètes de la Lombardie se remuaient; mais l'Autriche contint sous sa main puissante ces tentatives d'indépendance. Elle lança des décrets terribles pour contenir les agitateurs; les rédacteurs du *Conciliateur* furent poursuivis; Gonfalonieri, Gioja furent arrêtés, et Silvio subit le même sort. Il fut conduit à la prison de Sainte-Marguerite de Milan, le 13 novembre 1820.

II

Captivité.

> Quand vous êtes présent, ô mon Dieu! tout plaît, et quand vous êtes absent, tout déplaît. IMIT.

Enlevé à tout ce qui faisait les délices de sa vie, à ses amis, à ses études, à sa gloire littéraire, Silvio goûta dans toute leur amertume le délaissement et les effrois de la captivité. Le souvenir de ses parents, qui se trouvaient alors à Turin, affligeait surtout son cœur. « Dans ce moment, se disait-il, ils dorment encore tranquillement; ou peut-être ils veillent en pensant à moi avec douceur, bien loin, hélas! de soupçonner le lieu où je me trouve! Heureux si Dieu les en-

levait de ce monde avant que la nouvelle de mon malheur parvînt à Turin. Hélas! qui leur donnera la force de soutenir cette épreuve? »

Une voix intérieure sembla lui répondre : — Celui que tous les affligés invoquent, Celui qu'ils aiment et sentent au-dedans d'eux-mêmes ; Celui qui donnait à une mère la force de suivre son fils au Golgotha et de se tenir debout sous la croix ; — l'ami des infortunés, l'ami des mortels !

» Ce fut le premier moment où la religion triompha de mon cœur, et c'est à l'amour filial que je dois ce bienfait. »

Ce fut le premier éclair dans cette profonde nuit. Dieu fit sentir sa présence à ce cœur qu'il voulait tout à lui, et qu'il avait enlevé d'une main miséricordieuse et sévère aux enchantements du siècle, pour le conduire par le chemin étroit du malheur et de l'abandon jusqu'au séjour des vérités éternelles. Voici comment Silvio nous décrit les opinions et les sentiments qu'il avait adoptés en ce temps-là sur la religion.

« Sans être hostile à la religion, je la suivais peu et mal. Les objections vulgaires par lesquelles on a coutume de la combattre ne me semblaient pas d'un grand poids, et pourtant mille doutes sophistiques offusquaient ma foi. Déjà, depuis

longtemps, ces doutes ne reposaient plus sur l'existence de Dieu, et je me disais souvent que, si Dieu existe, une conséquence nécessaire de la justice est une autre vie pour l'homme qui a souffert dans un monde si plein d'injustice : — de là, le puissant et irrésistible motif d'aspirer aux biens de cette seconde vie; de là, un culte d'amour de Dieu et du prochain; de là, un désir perpétuel de s'ennoblir par de généreux sacrifices. Je me répétais tout cela, et j'ajoutais : Le christianisme est-il autre chose que cette soif incessante du perfectionnement moral? — Et je m'étonnais que l'essence du christianisme se manifestant si pure et si inattaquable, il fût venu une époque où la philosophie osât dire : Je le remplacerai désormais! — Et de quelle manière le remplaceras-tu? en enseignant le vice? Non certainement. — En enseignant la vertu? Eh bien! ce sera l'amour de Dieu et du prochain, ce sera précisément ce que le christianisme enseigne.

» Bien que ce fussent là mes sentiments depuis quelques années, j'évitais de conclure : — Sois donc conséquent! sois donc chrétien! ne subtilise plus sur quelque point difficile de la doctrine de l'Eglise, puisque le point principal est celui-ci : Aime Dieu et le prochain! »

Ces réflexions calmèrent la douleur et la colère qui pendant de longues heures avaient agité l'âme de Silvio. Il répondit aux nombreux interrogatoires avec calme, il traita les guichetiers avec bonté, sa solitude ne fut pas sans douceur. Il lisait et relisait les seuls livres qu'on lui eût laissés, livres bien faits, il est vrai, pour consoler l'âme d'un captif et l'élever au-dessus des choses de la terre, — c'était la *Bible* d'une part et *Dante* de l'autre; il étudiait avec respect le livre saint et ne se lassait point de le lire; et une présence de Dieu plus sensible, une prière plus habituelle adoucissaient les ennuis de la captivité.

« Un jour, ayant lu qu'il faut prier sans cesse, et que la véritable prière ne consiste pas à marmotter beaucoup de paroles, à la façon des païens, mais à adorer Dieu avec simplicité, tant en paroles qu'en actions, et à faire que les unes et les autres soient l'accomplissement de la sainte volonté, je me proposai sérieusement de commencer cette incessante prière, c'est-à-dire de ne plus me permettre même une pensée qui ne fût animée du désir de me conformer aux volontés de Dieu.

» Cette attention à me tenir continuellement en présence de Dieu, loin d'être un effort fatigant de la pensée et un sujet de crainte, était pour moi

pleine de douceur. N'oubliant pas que Dieu est toujours près de nous, qu'il est en nous, ou plutôt que nous sommes en lui, la solitude perdait chaque jour de son horreur pour moi. Ne suis-je pas en très-bonne compagnie? me disais-je; et mon âme redevenait sereine.... »

Cependant, au point de vue humain, la perspective devenait de plus en plus sombre. Silvio, ne voulant faire aucune révélation, ne voulant trahir aucun des secrets qui lui avaient été confiés durant son séjour chez le comte Porro, devait s'attendre à toute la rigueur des lois criminelles et des derniers décrets lancés par le gouvernement autrichien contre les fauteurs de troubles; il ne pouvait envisager que la mort ou une éternelle captivité. Une délation l'eût sauvé; mais pour un pareil cœur, la perfidie, la lâcheté étaient choses impossibles; aussi, ne faisant point entrer en ligne de compte ces vils moyens de salut, il s'attendait à la mort et s'y préparait par une religieuse résignation. Quelques plaisirs venus du cœur animaient encore sa vie :

« Dès les premiers jours, dit-il, je m'étais fait un ami; ce n'était ni le concierge, ni aucun des guichetiers, ni aucun des juges instructeurs; je parle cependant d'une créature humaine. Qui

était-ce donc? — Un petit enfant, sourd-muet, âgé de cinq à six ans. Le père et la mère étaient des voleurs, et la loi les avait frappés. Le pauvre petit orphelin était élevé sous la garde de la police avec quelques autres enfants de la même condition. Ils habitaient tous une chambre en face de la mienne, et à certaines heures on leur ouvrait la porte pour les faire sortir et leur faire prendre l'air dans les cours.

» Le sourd-muet venait sous ma fenêtre, me souriait et gesticulait. Je lui jetais un beau morceau de pain; il le prenait, et, bondissant de joie, courait à ses camarades et en donnait à tous; puis il venait manger sa petite portion près de ma fenêtre, en m'exprimant sa gratitude avec un sourire de ses beaux yeux.

» Les autres enfants me regardaient de loin, mais n'osaient s'approcher: le sourd-muet avait pour moi une grande sympathie qui n'était plus dictée par le seul intérêt. Quelquefois il ne savait que faire du pain que je lui jetais, il me faisait signe que lui et ses camarades avaient assez mangé et ne pouvaient prendre plus de nourriture. S'il voyait venir un guichetier dans ma chambre, il lui donnait le pain pour qu'il me le rendît, et quoiqu'il n'attendît plus rien, il continuait à folâtrer sous

mes yeux avec une grace tout aimable, jouissant du bonheur d'être vu de moi. Une fois, un guichetier permit à l'enfant d'entrer dans ma prison : à peine entré, il courut m'embrasser les jambes en poussant un cri de joie. Je le pris dans mes bras, et l'on ne saurait dire avec quel transport il me comblait de caresses. Que d'amour dans cette chère petite âme ! Combien j'aurais désiré pouvoir le faire instruire et le sauver de l'abjection dans laquelle il se trouvait ! »

Cet aliment si précieux pour l'âme aimante et sensible de Pellico lui fut enlevé ; on le transféra dans un autre corps-de-logis de la prison, et le petit sourd-muet ne l'y suivit pas. Une mélancolie plus profonde revint accabler le pauvre prisonnier ; seuls, les chants mélodieux de quelques femmes, captives aussi, parvenaient à le distraire ; il se plaisait à entendre ces belles voix italiennes, belles, quoique sans culture, qui répétaient sur un mode triste, des paroles dont le sens était à peu près celui-ci : *Qui rendra à l'infortunée sa félicité perdue ?* et il ressentait alors une peine qui n'était pas sans douceur. Une visite de son père vint redoubler le sentiment de ses chagrins :

« Le court entretien qui nous fut accordé me causa une agitation indicible, d'autant plus que je

m'efforçais de réprimer toute apparence de trouble. Le plus difficile fut de la contenir quand il fallut nous séparer.

» Dans les circonstances où se trouvait l'Italie, je tenais pour assuré que l'Autriche donnerait des exemples extraordinaires de rigueur, et que je serais condamné à mort ou bien à de longues années de prison. Dissimuler cette conviction à un père, le bercer d'illusions, ne pas fondre en larmes, en l'embrassant, en lui parlant de ma mère, de mes sœurs, de mes frères, que je n'espérais plus revoir ici-bas! le prier d'une voix calme de revenir me voir, s'il le pouvait! Rien jamais ne me coûta de plus cruels efforts!

» Il se sépara de moi plein de consolation, et moi je retournai dans ma prison le cœur déchiré.

» Me résigner à toute l'horreur d'une longue captivité, me résigner à l'échafaud, ne dépassait pas la mesure de mes forces; mais accepter l'immense douleur de mon père, de ma mère, de mes frères, de mes sœurs, c'est à quoi mon âme ne pouvait se résoudre.

» Je me prosternai alors à terre avec une ferveur que je n'avais point encore ressentie, et je prononçai cette prière: — Mon Dieu, j'accepte tout de ta main, mais fortifie si puissamment les cœurs à qui j'étais

nécessaire, que mon absence ou ma mort ne leur laisse pas de vide, et que la vie d'aucun d'eux ne soit à cause de moi abrégée d'un seul jour !

» O bienfait de la prière ! je restai pendant plusieurs heures l'âme élevée à Dieu, et ma confiance croissait à mesure que je méditais sur le bonheur de l'homme qui sort de lui-même et qui s'efforce d'unir sa volonté à la volonté de la sagesse divine. »

Une prière si désintéressée et si pure méritait en effet, d'obtenir à celui qui l'avait prononcée, la paix du cœur; mais de nouveaux événements vinrent troubler ce calme précieux, dernier bien du captif.

Silvio fut transféré à Venise; il revit cette ville où, peu de mois auparavant, il avait passé des jours délicieux; et en traversant, escorté par la police et les gendarmes, la *Piazetta*, il se souvint qu'un mendiant l'avait autrefois accosté là et lui avait adressé ces singulières paroles :

» On voit bien que monsieur est étranger ; mais je ne comprends pas comment monsieur et tous les étrangers, ainsi que lui, admirent tant ce lieu : pour moi, c'est un lieu fatal, et je n'y passe absolument que par nécessité. — Il vous est donc arrivé ici quelque grand malheur. — Oui, mon-

sieur, un malheur affreux, et ce n'est pas à moi seul. Dieu vous en garde, monsieur ! Dieu vous en garde ! »

Quelques mois après, sur cette même place, Silvio, attaché debout sur l'échafaud, entendit prononcer la sentence qui le condamnait à quinze ans de *carcere duro*.

Il fut enfermé sous les *Plombs*, célèbre prison d'Etat de Venise ; sa chambre, située à une grande hauteur, dominait la ville et la mer, et lui laissait le pénible sentiment d'une profonde solitude. Son procès se poursuivait ; les longs interrogatoires se succédaient les uns aux autres, et le pauvre prisonnier, exaspéré par les demandes captieuses de ses juges, navré par son entier isolement, perdi tout à fait le calme qu'il avait acquis à Milan. Il se retira de Dieu, et Dieu parut, pour un temps, se retirer de lui. Il cessa de lire le saint livre, source d'inépuisables consolations ; mais la sécheresse de son âme s'adoucit à la parole d'un enfant, qui, remarquant la poussière dont la Bible était couverte, dit innocemment au prisonnier : « Depuis que monsieur ne lit plus ce vilain livre, il n'a plus tant de tristesse, ce me semble.

— Il te semble ? lui dis-je ; et ayant pris ma Bible, j'en enlevai la poussière avec mon mou-

choir; et l'ouvrant au hasard, mes yeux tombèrent sur ces mots :

Et il dit à ses disciples : Il est impossible qu'il n'arrive pas de scandales, mais malheur à celui par qui ils arrivent ! Il vaudrait mieux pour celui-là qu'une meule de pierre lui fût attachée au col et qu'il fût jeté à la mer, que de scandaliser un de ces enfants.

« Je fus frappé de l'à-propos de ces paroles : — Enfant, dis-je d'un ton de reproche caressant et tout désolé de l'avoir scandalisé, ce n'est point *un vilain livre*, et depuis quelques jours que je ne le lis plus, je suis plus méchant. Quand ta mère te permet de rester un moment avec moi, je m'étudie à chasser ma mauvaise humeur; mais si tu savais combien elle me domine lorsque je suis seul, lorsque tu m'entends chanter comme un forcené !

» L'enfant était sorti : j'éprouvai un véritable bonheur d'avoir repris ma Bible, d'avoir reconnu que j'étais moins bon sans elle. — Et j'avais pu t'abandonner, ô mon Dieu ! m'écriai-je. Et je m'étais perverti ! et j'avais pu croire que le rire du cynisme convenait à ma situation désespérée !

» Je prononçai ces paroles avec une émotion inexprimable; je posai la Bible sur une chaise, je

m'agenouillai par terre pour la lire, et moi, qui pleure si difficilement, je fondis en larmes. Ces larmes étaient mille fois plus douces que toute joie matérielle. Je sentais de nouveau Dieu, je l'aimais ! je me repentais de l'avoir outragé en me dégradant ! Et je promettais de ne plus me séparer jamais de lui, non, jamais ! »

Dieu étant revenu habiter la prison, la prison redevint douce; et même le courageux esprit de Silvio reprit tant de calme et de force, qu'il put s'occuper de nouveaux travaux littéraires. Il composa dans sa solitude, avec l'échafaud devant les yeux, deux tragédies, *Ester d'Engaddi* et *Iginia d'Asti;* des chants intitulés *Tancreda, Rosilde*, *Eligie Valafrido* et *Adello;* et il traça le canevas de deux poëmes, l'un sur *Christophe Colomb*, et l'autre sur la *Ligue Lombarde.*

Cette puissance d'abstraction, cette force d'imagination et de volonté étaient d'autant plus remarquables, que Silvio, dont l'âme était assombrie par les plus légitimes inquiétudes, se voyait en proie, dans son étouffante prison, à des tortures physiques qui seules suffisent bien souvent à abattre un esprit d'une trempe vigoureuse. Il subissait, sous les *Plombs*, une chaleur continuelle et dévorante; des nuées de cousins l'assaillaient la nuit et le

jour; il ne sortait jamais de la chambre qui lui avait été assignée pour demeure, et il ne pouvait recevoir aucune visite. De courtes entrevues avec les enfants de ses geôliers, quelques lointains signaux échangés avec d'autres enfants qui demeuraient en face de lui, c'étaient là les seules joies qu'il eût sur la terre. Ses parents lui écrivaient, mais leurs lettres passaient par les mains de la commission, qui bien souvent les mutilait par des ratures faites avec de l'encre très-noire. Un jour il arriva qu'au lieu d'effacer seulement quelques phrases, la rature s'étendit sur le contenu de la lettre, ne laissant subsister que ces mots, *Très-cher Silvio*, et l'adieu de la fin, *Nous t'embrassons tous de cœur*. Ces vexations étaient les seules qui trouvassent le pauvre Silvio sensible; elles sont les seules qui, dans ses *Prisons*, lui arrachent presque une plainte.

Le procès criminel se poursuivait, mais sans publicité, et sans les formes judiciaires qui protègent les accusés. Une commission, nommée à Vienne et séant à Venise, avait seule connaissance des actes du procès, et seule elle devait statuer sur le sort de Silvio et de ses compagnons. Ils savaient tous que la sentence était rendue; mais elle ne leur avait pas été signifiée, et Silvio se

préparait à la subir, quelle qu'elle fût, avec calme et dignité. Enfin, il fut mandé devant la commission.

« Le président, d'un ton de noble commisération, me dit que la sentence était arrivée, que le jugement avait été terrible, mais que la clémence de l'empereur l'avait adouci.

» L'inquisiteur me lut la sentence : *Condamné a mort*. Puis il lut le rescrit impérial : — *La peine est commuée en quinze ans de* carcere duro, *à subir dans la forteresse de Spielberg*. »

Je répondis :

« Que la volonté de Dieu soit faite !

» Mon intention était réellement de recevoir en chrétien ce coup terrible, et de ne montrer ni ne nourrir aucun ressentiment contre qui que ce fût.

» Le président loua ma tranquillité d'âme et me conseilla de la conserver toujours, en me disant que de cette disposition pouvait dépendre peut-être que dans deux ou trois ans on me jugeât digne d'une grace plus complète.

» Demain, me dit l'inquisiteur, nous aurons le regret d'être obligés de proclamer la sentence en public ; c'est une formalité indispensable. — Soit, lui répondis-je. — A partir de ce moment, nous accordons à monsieur la compagnie de son ami.

» Et ayant appelé le geôlier, ils me consignèrent de nouveau entre ses mains, en lui disant de me réunir à Maroncelli. »

Une réunion désirée avec un ami bien cher adoucit pour Silvio le premier coup de cette sentence cruelle. Mais quand la nuit fut venue, quand le silence régna, quand il put méditer à loisir sur le changement définitif qui venait de s'opérer dans son sort, alors, oh ! alors il eut besoin que le céleste Médecin des cœurs brisés vînt à son secours ; car la nature humaine défaillait, et elle ne pouvait le soutenir qu'en s'appuyant sur Celui qui a dit : *Que ceux qui sont chargés et accablés viennent à moi, et je les soulagerai !* Aux plus tristes retours sur lui-même se mêlait, chez Silvio, une angoisse mortelle au souvenir de ses parents chéris ; il souffrait autant de fois que cet arrêt devait déchirer de cœurs tendres et liés au sien.

Le lendemain, il fut conduit, ainsi que Maroncelli, au palais du Doge. Les condamnés descendirent l'escalier *des Géants*, où jadis le doge Marino Faliero fut décapité ; et à travers deux haies de soldats autrichiens, ils se virent amenés sur la Piazetta, où l'échafaud était dressé ; on les y fit monter. Du haut de la galerie du palais, un greffier lut la sentence, que le peuple accueillit avec

des murmures de compassion, bientôt réprimés. Ils descendirent. — C'était leur dernier adieu au monde. L'auteur de *Francesca da Rimini* n'était plus qu'un pauvre galérien.

III

Le Spielberg.

> C'est un bien pour moi, Seigneur, que vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne vos ordonnances pleines de justice. PS. 128.

Le Spielberg est une sévère forteresse, située au couchant de la ville de Brün, capitale de la Moravie, élevée sur un pic de deux cent soixante mètres de hauteur, et réputée imprenable, jusqu'aux jours où elle tomba aux mains des Français vainqueurs à Austerlitz. On arrive à cette prison d'Etat par une montée assez rude ; à cent cinquante pas de la première porte se trouve un corps-de-garde qui fournit les sentinelles de la montagne, puis vient une enceinte de palissades et un second

corps-de-garde. Un escalier, muni d'une porte à ses deux extrémités, conduit à la forteresse, qu'entoure un chemin de ronde. On enferme au Spielberg les condamnés de l'archiduché d'Autriche, de la Moravie et de la Bohême, dont la peine va au-delà de dix années.

Voici comment celui qui devait rendre le triste Spielberg célèbre décrit son arrivée dans ce lieu de douleur :

« Parti de Venise dans un mauvais état de santé, le voyage m'avait exténué de fatigue. Je me sentais des douleurs dans la tête et dans tout le corps ; j'avais une fièvre ardente. Le mal physique contribuait à entretenir mon exaspération, et cette fureur même aggravait probablement le mal physique.

» Nous fûmes consignés entre les mains du surintendant du Spielberg, et nos noms furent inscrits par lui entre les noms des malfaiteurs. Le commissaire impérial nous embrassa en partant ; il était tout attendri ! — Je recommande particulièrement à ces messieurs la docilité, nous dit-il ; la moindre infraction à la discipline peut être punie par monsieur le surintendant d'un châtiment sévère.

» La remise faite, nous fûmes conduits, Maroncelli et moi, dans un corridor souterrain, où s'ou-

vrirent pour nous deux chambres obscures non contiguës.

» Il est bien cruel, après avoir fait d'éternels adieux à tant d'êtres chéris, quand il ne reste plus que deux amis également malheureux, il est bien cruel pour eux d'être séparés l'un de l'autre. Maroncelli, en me quittant, me voyait malade, et pleurait en moi un homme qu'il ne reverrait probablement jamais; et moi, je pleurais en lui une fleur brillante de santé et ravie pour toujours peut-être à la lumière vivifiante du soleil....

» Une demi-heure après, j'entends grincer les clefs dans les serrures, la porte s'ouvre. C'est le geôlier en chef qui m'apportait une cruche pleine d'eau.

» Ceci est pour boire, me dit-il d'une voix sombre, et demain matin je vous apporterai le pain. — Merci, bon homme. — Je ne suis pas bon, répondit-il. — Tant pis pour vous, lui dis-je indigné. — Et cette chaîne, ajoutai-je, est peut-être pour moi? — Oui sans doute, si par hasard monsieur n'était pas tranquille, s'il se mettait en colère, s'il disait des injures. Mais si monsieur est raisonnable, nous ne lui mettrons autre chose qu'une chaîne aux pieds; le serrurier est là qui l'apprête.

» Il se promenait lentement de long en large, agitant un énorme trousseau de clefs; et moi, je considérais d'un œil irrité la taille gigantesque de sa vieille et maigre personne; et quoique les traits de son visage n'eussent rien de commun, tout en lui me semblait présenter la plus odieuse expression d'une brutale sévérité. »

Cependant ce geôlier, si brusque et en apparence si insensible, devint presque un ami pour Silvio; sa compassion et sa sympathie adoucirent plus d'une fois les rigueurs de la captivité; tous les prisonniers ressentirent cette bienfaisante influence; tous ont parlé avec gratitude du vieux *Schiller;* mais seul Pellico, avec sa douceur évangélique, n'a vu que les nobles qualités du geôlier; d'autres se sont plu à révéler les ombres qui obscurcissaient le caractère de ce vétéran des armées et des prisons, et l'âme de Silvio se peint tout entière dans cette discrétion délicate qui craint de jeter le moindre blâme sur ce que l'on a aimé.

Pour donner à nos lecteurs une idée du régime du Spielberg et des souffrances auxquelles le *carcere duro* soumettait les malheureux prisonniers d'Etat, nous ne pouvons avoir recours à Silvio. Une des souffrances qui lui furent le plus pénibles, fut de revêtir le costume des galériens. Il décrit peu :

les objets extérieurs, alors même qu'ils étaient pour lui une cause perpétuelle de tortures, n'occupaient guère cette âme élevée, dont les pensées se portaient au-delà de son cachot, vers les êtres aimés, et vers le monde invisible, le monde des âmes pures.

« On travaillait, dit-il, à nos vêtements de prisonniers. Au bout de cinq jours, on m'apporta le mien. Il consistait en une paire de pantalons d'étoffe grossière, dont le côté droit était de couleur grise, et le côté gauche de couleur capucine; une veste de deux couleurs disposées de la même manière, et un gilet des mêmes couleurs, mais placées en sens inverse, c'est-à-dire la couleur capucine à droite et la couleur grise à gauche. Les bas étaient en grosse laine; la chemise, d'une toile d'étoupes pleines de piquants douloureux, — un vrai cilice; — au cou une cravate en toile semblable à celle de la chemise. Les bottines étaient à lacets, en cuir brut; le chapeau était blanc. Les fers aux pieds complétaient cette livrée; ils consistaient en une chaîne allant d'une jambe à l'autre, et dont les bouts étaient réunis par des boulons qu'on riva sur une enclume. »

Sous ce triste costume, dans cette sombre de-

meure, l'âme de Silvio restait la même, toujours également accessible aux sentiments doux, aux impressions aimantes. Il eut un éclair de joie, en entendant un soir, dans un cachot contigu au sien, une voix douce et mâle qui chantait un air populaire d'Italie. Celui qui chantait pour attirer son attention était en effet un compatriote, un frère d'infortune; c'était le comte Antoine Oroboni. Dès ce jour, des communications telles qu'en imagine l'esprit ingénieux des prisonniers, s'établirent entre les deux nouveaux amis. Ils se racontaient leur vie; et les angoisses, les consolations de l'un devinrent les angoisses et les consolations de l'autre. Oroboni, catholique fervent, soutenait et ranimait la foi souvent éprouvée de Silvio; il la ranimait plus encore par ses exemples que par ses conseils, car son âme, nourrie à l'école de Jésus-Christ, était toute indulgence, toute charité, et il ne parlait de ses ennemis que pour les excuser avec une bonté sincère et touchante. Toute l'amertume que Silvio pouvait avoir gardée contre les hommes s'évanouit à ce contact si doux; la vertu d'Oroboni le persuada mieux que ne l'eussent fait les meilleurs raisonnements, et il reconnut que Dieu se trouve là où se trouvent l'amour et la charité. Du reste, disons-le pour l'honneur de la nature humaine,

si les règlements du Spielberg étaient rigoureux, si la loi qui régissait tous les prisonniers était âpre et dure, au moins il se trouvait dans le cœur même des geôliers quelque chose qui adoucissait ce joug inflexible, et la charité faisait luire un rayon du ciel dans ces sombres cachots.

« A dire vrai, écrit Silvio, si la peine était dure et sévère, et de nature à nous irriter, nous avions en même temps le rare bonheur de trouver de la bonté parmi tous ceux que nous voyions. Ils ne pouvaient alléger les maux de notre position que par des manières bienveillantes et respectueuses, mais tous savaient en user ainsi à notre égard. S'il y avait quelque rudesse dans le vieux Schiller, combien n'était-elle pas rachetée par la noblesse de son cœur! Il n'y avait pas jusqu'au pauvre Kunda (ce pauvre condamné qui nous apportait le dîner et de l'eau trois fois par jour) qui ne voulût aussi nous témoigner sa compassion. Il balayait nos chambres deux fois par semaine; un matin, en balayant, il saisit un moment où Schiller s'était éloigné de la porte, pour m'offrir un morceau de pain blanc. Je ne l'acceptai point, mais je lui serrai cordialement la main. Cette douce étreinte l'émut vivement. Il me dit en mauvais allemand (il était Polonais) :

« Monsieur reçoit si peu à manger, qu'il souffre certainement de la faim.

» Je l'assurai du contraire; mais ce que j'assurais n'était pas croyable.

» Je refusai aussi les offres de Schiller. Plusieurs fois il m'apporta un morceau de viande bouillie, me priant de le manger, m'affirmant qu'il ne lui coûtait rien, que c'était une partie de son superflu, et qu'il le donnerait certainement à un autre si je ne le prenais pas. Je me serais jeté volontiers sur le morceau pour le dévorer; mais si je l'avais accepté, Schiller n'aurait-il pas eu chaque jour le désir de me donner quelque chose? Seulement un jour qu'il m'apporta une assiette de cerises, et une autre fois quelques poires, la vue de ces fruits me fascina, et je ne pus résister. Je me repentis de les avoir acceptés, car depuis il ne cessait plus de m'en offrir. »

D'autres prisonniers encore témoignaient à Silvio une douce sympathie, et ce cœur si aimant était toujours aimé. La femme du surintendant du Spielberg était depuis longtemps malade, et les prisonniers, en se promenant sur la terrasse, la voyaient jouissant de ses dernières heures de soleil et de vie.

» On ne saurait dire combien elle était émue en

m'exprimant la compassion qu'elle éprouvait pour nous tous. Son regard était très-doux et timide; mais, quoique timide, il s'attachait de temps en temps, avec vivacité et une candeur confiante, sur les yeux de celui qui lui parlait.

» Je lui dis une fois en souriant : Savez-vous, madame, que vous ressemblez un peu à une personne qui me fut bien chère?

» Elle rougit et répondit avec une aimable simplicité : — Ne m'oubliez donc pas quand je serai morte; priez pour ma pauvre âme et pour les jeunes enfants que je laisse sur la terre.

» Depuis ce jour, elle ne put quitter son lit; je ne la vis plus. Elle languit encore quelques mois et mourut.

» Mille fois je me suis souvenu de sa prière et de ses larmes.

» Quand elle ne fut plus, j'embrassai quelquefois ses petits enfants, et je m'attendrissais, et je répétais cette prière maternelle. Et je pensais à ma mère, aux vœux ardents que son cœur si aimant élevait sans doute pour moi, et je m'écriais avec des sanglots : — Oh! bien plus heureuse est cette mère, qui en mourant laisse des fils encore en bas-âge, que celle qui, après les avoir élevées avec des peines infinies, se les voit ravir!

» Deux bonnes vieilles restaient ordinairement avec ces enfants; l'une était la mère du surintendant, l'autre sa tante. Elles voulurent savoir toute mon histoire, et je la leur racontai en abrégé.

» Combien nous sommes malheureuses, disaient-elles avec l'expression de la douleur la plus sincère, de ne pouvoir vous aider en rien ! Mais soyez certain que nous prierons pour vous, et que si un jour votre grace arrive, ce sera une fête pour toute notre famille.

» La première de ces femmes, celle que je voyais le plus souvent, avait une douce et merveilleuse éloquence pour donner des consolations. Je les écoutais avec une gratitude toute filiale, et elles se gravaient dans mon cœur.

» Elle disait des choses que je savais déjà, mais qui me frappaient comme des choses toutes nouvelles : — Que le malheur ne dégrade point l'homme, à moins qu'il se montre au-dessous de l'infortune, mais qu'au contraire il l'élève à une hauteur sublime; que si nous pouvions entrer dans les jugements de Dieu, nous verrions bien souvent plus de sujet de compassion pour les vainqueurs que pour les vaincus, pour ceux qui sont dans la joie que pour les affligés, pour les opulents que pour les malheureux dénués de tout; — que la tendresse

particulière que l'Homme-Dieu montra aux infortunés est un fait immense ; que nous devons nous glorifier de porter la croix, depuis qu'elle a pesé sur des épaules divines.

» Hélas ! ces deux bonnes vieilles, que je voyais avec tant de plaisir, durent bientôt, pour des raisons de famille, quitter le Spielberg ; les enfants cessèrent aussi de venir sur la terrasse. Combien toutes ces pertes m'affligèrent ! »

Les rapports secrets que Silvio entretenait avec le comte Oroboni et avec d'autres prisonniers condamnés pour la même cause, nourrissaient en quelque sorte chez lui la vie du cœur, si forte et si active. Il raconte avec émotion l'unique et courte entrevue qu'il eut avec Oroboni, qui devait, peu de temps après, quitter le Spielberg et la terre, et trouver dans la mort la véritable liberté.

« Je revenais un matin de la promenade : c'était le 7 août. La porte de la prison d'Oroboni était ouverte, et Schiller, qui s'y trouvait, ne m'avait pas entendu venir. Mes gardiens veulent hâter le pas pour fermer la porte ; je les préviens, je m'élance, et me voilà dans les bras d'Oroboni.

» Schiller en fut tout étourdi. — *Ter Teufel ! Ter Teufel !* dit-il, et il leva le doigt pour me menacer. Mais ses yeux se remplirent de larmes, et il

s'écria en sanglottant : — O mon Dieu ! faites miséricorde à ces pauvres jeunes gens, et à moi, et à tous les infortunés, vous qui avez été si malheureux sur la terre !

» Les deux gardes pleuraient aussi. La sentinelle du corridor, qui était accourue, versait aussi des larmes. — Silvio ! Silvio ! me disait Oroboni, ce jour est un des plus doux de ma vie ! — Je ne sais ce que je lui dis, la joie et l'amitié m'avaient mis hors de moi.

» Quand Schiller nous conjura de nous séparer et que nous fûmes forcés d'obéir, Oroboni fondit en larmes et me dit : — Ne nous reverrons-nous donc plus sur la terre ?

» Et je ne le revis plus ! Quelques mois après, sa chambre était vide, et Oroboni gisait dans le cimetière que j'avais devant ma fenêtre. »

Un autre captif reçut de Silvio, en dépit de son dénûment, le don le plus précieux et les marques les plus touchantes d'affection. Alexandre Andryane raconte, dans ses *Mémoires*, quelle joie et quelle consolation lui apportèrent les mystérieuses relations que Silvio trouva moyen de nouer avec lui : quelques billets échangés, quelques paroles dites à voix basse, un air connu fredonné par une voix animée, versaient dans l'âme de ces pauvres pri-

sonniers une douceur indicible ; la solitude perdait son ennui, la prison ses terreurs, les privations leur amertume, et l'âme, dominant le corps, se trouvait heureuse, par les nobles jouissances des affections, au comble même de l'infortune. Pour abréger les longues heures du cachot, Andryane avait entrepris une œuvre littéraire ; il écrivait sur quelques morceaux de papier dérobés à la vigilance des inspecteurs, avec de l'encre faite d'un peu de suie ; mais un jour cette encre précieuse vint à lui manquer, il ne put continuer son travail, et son esprit, livré à l'inaction, se remplit de tristesse. Silvio apprit ces circonstances, et son ingénieuse amitié vint en aide à son compagnon de captivité.

« Quelle ne fut pas ma surprise, mon attendrissement, écrit Andryane, lorsque je reçus, deux jours après, de mon ami, un paquet que les poches du galérien contenaient à peine, et qu'en l'ouvrant, je trouvai, entourée par les feuilles de mon manuscrit et par une quantité d'autres feuillets blancs, une petite fiole contenant une liqueur rouge avec laquelle Pellico avait tracé ces touchantes paroles :

« La lecture de tes intéressantes pages, mon Alexandre, nous a causé des émotions si profondes et nous a fait verser de si douces larmes, que nous te bénissons de nous les avoir envoyées,... Que

ne nous est-il permis de te serrer dans nos bras pour mieux t'exprimer notre reconnaissance ! Ah ! que la bonté de Dieu est grande de nous avoir fait ainsi trouver dans notre sainte et inaltérable amitié une source constante de vivifiantes consolations !... Et combien lui ai-je rendu graces, à ce Dieu dont la miséricorde adoucit toujours les maux qu'il nous envoie, d'avoir permis que je fisse cesser tes regrets et les nôtres, en te donnant les moyens de continuer, de finir un ouvrage qui plaide si bien la cause de la morale et de la religion.

» C'est avec mon sang que je t'écris, que je te dis : Ton œuvre est une œuvre inspirée de la Providence. C'est avec mon sang que je te supplie de l'achever... Tant qu'il en restera dans mes veines, je te le donnerai, ô bon jeune homme, pour que tu puisses élever à la gloire de Dieu un de ces longs et solennels cantiques qui enseignent si profondément aux hommes à chercher la félicité dans la pratique de la vertu et dans l'adoration du Seigneur.... Pourquoi faut-il que je ne puisse, avec ce sang, alimenter une lampe pour prolonger tes journées et nous faire jouir plus tôt des dernières parties d'une composition dont le commencement vient d'exciter dans notre cœur un si puissant intérêt ! Adieu, reprends ta plume, remplis tes

consciencieuses pages, et pense qu'en refusant ma fraternelle offrande tu commettrais une ingratitude envers ton Silvio, et, ce qui serait pis encore, envers Celui d'où nous viennent les grandes pensées, Celui qui ne veut pas qu'on néglige les dons divins qu'il nous accorde, en mettant sous le boisseau la lumière de notre esprit. »

L'ouvrage écrit avec le sang du généreux captif n'a pu être livré à la publicité. M. Andryane lui-même a dû le détruire, afin qu'il ne compromît pas le pauvre Schiller, entre les mains duquel les commissaires autrichiens auraient pu le trouver. Tout le livre d'Andryane respire la tendre amitié que lui avait inspirée Pellico; il l'entrevoyait parfois à la chapelle, et il trace son portrait en ces termes :

« Jamais figure plus douce, plus mélancolique ne s'offrit à mes regards. Jamais visage n'avait mieux répondu à cette image de candeur et d'angélique bonté que je m'étais formée de celui dont les lettres me révélaient à chaque instant les admirables qualités. Ce front si pâle et si pur dans ses nobles proportions, ces yeux si pleins de tendresse et d'inspiration, cette bouche au fin sourire, d'où ne sortaient jamais que des paroles de tolérance et d'amour, avaient quelque chose de si touchant,

de si résigné, que j'aurais voulu m'écrier : Silvio, c'est bien toi ! Silvio, je t'aime et je donnerais bien des jours de ma vie pour te presser sur mon cœur !...

» Oui, ce fut une véritable sympathie que le sentiment que me fit éprouver la vue du célèbre auteur de *Francesca da Rimini*, sympathie qu'augmentait encore la profonde pitié qu'inspiraient la maigreur de ses joues, la pâleur de son teint, preuves, hélas ! trop certaines des ravages qu'avaient exercés sur son corps déjà si faible les rigueurs d'une longue détention. »

Une maladie grave se déclara, en effet, chez Silvio, vers la même époque où le comte Oroboni touchait au terme de ses longues souffrances.

—⁂—

IV

La maladie.

> J'ai bien mérité cette affliction et cet accablement; il faut donc que je souffre, et qu'il vous plaise que ce soit avec patience, jusqu'à ce que l'orage passe et que le calme revienne ! IMIT. liv. III. c. 29.

« Je pus me traîner, dit Silvio, jusqu'au 11 janvier 1823. Le matin, je me levai avec un mal de tête supportable, mais avec une disposition à la défaillance. Mes jambes tremblaient, et j'avais peine à tirer un souffle de ma poitrine. On m'apporte la soupe, j'en goûte à peine une bouchée et je tombe privé de sentiment. Quelque temps après, la sentinelle du corridor regarda par hasard à travers le guichet, et, me voyant étendu par terre avec mon

assiette renversée à côté de moi, me crut mort et appela Schiller.

« Le médecin vint et me trouva en danger ; il me fit ôter les fers... Mon état empira pendant toute une semaine, et je délirais jour et nuit.

» Kral et Kubitski me furent donnés pour infirmiers ; tous deux me servaient avec affection. Toutes les fois que j'avais un peu ma connaissance, Kral me répétait :

— Ayez confiance en Dieu ! Dieu seul est bon.

— Priez pour moi, lui disais-je ; non pour qu'il me rende la santé, mais pour qu'il accepte ma maladie et ma mort en expiation de mes péchés.

» Il me suggéra la pensée de demander les sacrements. — Si je ne les ai pas demandés plus tôt, lui répondis-je, attribuez ce retard à la faiblesse de ma tête ; mais ce sera pour moi une puissante consolation de les recevoir.

» Kral rapporta mes paroles au surintendant, et celui-ci fit venir le chapelain des prisons. Je me confessai, je communiai et je reçus l'extrême-onction. L'effort d'attention que je fis pour recevoir les sacrements, semblait devoir épuiser ma vie ; mais au contraire, il me fut favorable en me plongeant dans une léthargie de quelques heures qui me reposa.

» Je me réveillai un peu soulagé, et voyant Schiller et Kral près de moi, je leur pris les mains et je les remerciai de leurs soins.

» Schiller me dit : — Si monsieur vit, j'espère qu'il aura dans quelques jours une grande consolation. Monsieur a demandé à voir M. Maroncelli? — Je l'ai demandé tant de fois, et en vain ! je n'ose plus l'espérer ! — Espérez, espérez, monsieur, et réitérez votre demande.

» Je la renouvelai le jour même. Le surintendant me dit aussi d'espérer; il ajouta qu'il était vraisemblable que non-seulement Maroncelli pourrait me voir, mais qu'il me serait même donné comme infirmier et qu'il resterait mon inséparable compagnon.

» Je commençais à me lever, lorsqu'un matin la porte s'ouvre, et je vois entrer tout joyeux le surintendant, Schiller et le médecin. Le premier courut vers moi et me dit : — Nous avons la permission de vous donner Maroncelli pour compagnon et de vous laisser écrire une lettre à vos parents.

» La joie m'ôta la respiration, et le pauvre surintendant, qui, dans l'élan de son cœur, avait manqué de prudence, me crut perdu. En reprenant mes sens, je me ressouvins aussitôt de ces pro-

messes, et je priai qu'on ne retardât pas pour moi un si grand bonheur. Le médecin y consentit, et Maroncelli fut amené dans mes bras.

» Oh ! quel heureux moment ! — Tu vis encore ? Tel fut le cri qui nous échappa en même temps. Oh ! mon ami ! oh ! mon frère ! quel heureux jour il nous est donné de voir encore ! que Dieu en soit béni !

» Mais à notre joie sans bornes venait se joindre une commisération immense. Maroncelli devait être moins frappé que moi en me trouvant dans l'état de dépérissement où j'étais, car il savait quelle grave maladie je venais de faire. Mais moi, malgré l'idée que je me faisais de ses souffrances, je ne me l'imaginais pas aussi différent de ce que je l'avais vu jadis. Il était à peine reconnaissable. Ce visage autrefois si beau, si brillant des fleurs de la santé, était consumé par la douleur, la faim et le mauvais air de son obscure prison.

» Toutefois, le voir, l'entendre, être désormais inséparables nous consolait. Oh ! combien de choses nous eûmes à nous dire, à nous rappeler, à nous répéter ! quelle douceur dans les pleurs versés ensemble ! quelle harmonie dans toutes nos idées ! quelle satisfaction de nous trouver d'accord en fait de religion !....

» Le caractère de Maroncelli et le mien étaient dans une parfaite harmonie : le courage de l'un soutenait le courage de l'autre. Si l'un de nous était en proie à la tristesse ou à des mouvements de désespoir contre les rigueurs de notre condition, l'autre l'égayait par quelque plaisanterie ou par des raisonnements pleins d'à-propos. Un doux sourire tempérait presque toujours nos chagrins.

» Maroncelli, dans sa prison souterraine, avait composé beaucoup de vers, et de la plus grande beauté. Il me les récitait et en composait d'autres. De mon côté, j'en composais que je lui récitais à mon tour. Et notre mémoire s'exerçait à retenir tout cela. Nous acquîmes une facilité extrême pour composer de mémoire de longues poésies, les modifier et les rectifier encore un nombre de fois infini, et les amener enfin au même point de perfectionnement que nous aurions obtenu en les écrivant. Maroncelli composa ainsi et retint par cœur plusieurs milliers de vers épiques et lyriques. Pour moi, je fis la tragédie de *Leoniero da Dertona*, et diverses autres poésies.

» Après la mort d'Oroboni, je retombai de nouveau malade. Je croyais aller rejoindre bientôt l'ami qui venait de s'éteindre, et je le désirais.

mais, hélas! me serais-je séparé sans regret de Maroncelli?

» Plusieurs fois, tandis qu'assis sur son grabat, il lisait ou faisait des vers, ou peut-être feignait comme moi de trouver de la distraction dans ces études, et méditait au contraire sur nos infortunes, je le regardais avec douleur, et je me disais: Combien ta vie ne sera-t-elle pas plus triste encore, lorsque le souffle de la mort m'aura frappé, lorsque tu me verras emporter de cette chambre, lorsque, regardant de loin le cimetière, tu diras: Silvio aussi, lui, est là! Et je m'attendrissais sur ce pauvre survivant, et je faisais des vœux pour qu'on lui donnât un autre compagnon capable de l'apprécier comme je l'appréciais moi-même, ou plutôt que le Seigneur prolongeât les souffrances de son martyre, et me laissât le doux office de tempérer celles de cet infortuné en les partageant... Notre sort était assurément un des plus tristes que l'on puisse trouver sur la terre, et pourtant une estime et une affection mutuelles si entières nous créaient, au milieu de nos douleurs, une espèce de félicité que nous sentions bien profondément.

» J'aurais désiré que le chapelain dont j'avais été si content lors de ma première maladie, nous

eût été donné pour confesseur, et que nous eussions pu le voir de temps en temps, même sans nous trouver aussi gravement malades. Au lieu de lui confier cette charge, le gouverneur désigna un religieux de l'ordre de Saint-Augustin, qui se nommait le P. Baptiste, en attendant qu'arrivât de Vienne la confirmation de ce dernier ou la nomination d'un autre.

» Je craignais de perdre au changement : je me trompais. Le P. Baptiste était un ange de charité; ses manières étaient celles d'un homme très-bien élevé et même fort élégantes ; il raisonnait avec profondeur sur les devoirs de l'homme.

» Il venait nous voir tous les mois, et plus souvent lorsqu'il le pouvait. Il nous apportait aussi, avec la permission du gouverneur, quelques livres, et il nous disait, au nom du père abbé, que toute la bibliothèque du couvent était à notre disposition. C'eût été un grand avantage pour nous si cela avait duré. Toutefois nous en profitâmes pendant quelques mois.

» Après la confession, il s'arrêtait longtemps à converser avec nous, et dans tous ses discours on voyait paraître une âme pleine de droiture, de dignité, d'enthousiasme pour la grandeur et la sainteté de l'homme. Nous eûmes le bonheur de

jouir pendant une année environ de ses lumières et de son affection, et jamais il ne se démentit. Jamais une syllabe qui pût faire soupçonner en lui l'intention de servir la politique au lieu de son saint ministère. Jamais oubli d'aucun égard délicat.

Il avait une manière toute particulière et très-efficace de présenter des consolations. Je m'accusais, par exemple, de tous mes transports de colère contre les rigueurs de la discipline de nos prisons. Il moralisait un moment sur la vertu qu'il y a à souffrir avec sérénité et en pardonnant; puis, il passait à la peinture, sous les plus frappantes images, des misères des autres conditions de la vie. Il avait beaucoup vécu, à la ville et à la campagne, avec les grands et avec les petits; il savait peindre à merveille les passions et les mœurs des diverses classes de la société. Sur tous les points, il me montrait des forts et des faibles, des oppresseurs et des opprimés; partout la nécessité, ou de haïr nos semblables, ou de les chérir avec une généreuse indulgence, avec une douce charité. Les exemples qu'il donnait pour me rappeler l'universalité du malheur et les bons effets que l'on peut recueillir de l'infortune, n'avaient rien d'extraordinaire; ils étaient au contraire pris dans le vulgaire; mais il

les racontait avec tant de justesse, tant de puissance dans l'expression, qu'il me faisait fortement sentir les déductions qu'il fallait en tirer.

» Malheureux celui qui méconnaît la sublimité de la confession ! Malheureux celui qui, pour ne pas paraître un homme vulgaire, se croit obligé de la regarder avec le sourire du dédain ! Parce que chacun sait qu'il faut être bon, il n'est pas vrai qu'il soit inutile de se l'entendre dire ; il n'est pas vrai que nos réflexions propres et les lectures convenables nous suffisent.... Non, la parole vivante d'un homme a une puissance que ni les lectures ni nos réflexions propres ne peuvent avoir ! L'âme en est plus remuée, ses impressions sont plus profondes. Dans la voix d'un frère qui nous parle, il y a une vie et un à-propos que l'on chercherait souvent en vain dans les livres et dans ses propres pensées. »

Bien des années écoulées, les pieux souvenirs du Spielberg, où, parmi les privations matérielles, il avait vécu de la vie intérieure et trouvé en Dieu de suprêmes consolations, inspirèrent à Silvio ces vers touchants :

« Oh ! longues années de captivité ! souffrances inouies qui déchirèrent mon cœur ! Dans ces jours terribles, mon imagination s'enfuyait vers les tem-

ples que j'avais aimés, et j'étais heureux d'y exhaler mes douleurs. Quelques personnes chéries, les autels de mes pères étaient alors mes plus douces pensées !

» Elles furent pour moi comme des siècles, les premières années que je vécus dans la solitude et les horreurs des cachots !

» Jamais ma prière ne montait au ciel avec la prière de tous, et le regret de ne plus voir d'églises ne me laissait point de repos !

» Je me représentais les ravissantes ardeurs de la foi, et les graces qui découlent des saints autels !

» Et les soupirs de David, et les flambeaux qui brûlent, et l'harmonie des orgues, et les mystiques parfums !

» Et l'ineffable banquet où le Seigneur lui-même se fait la nourriture de l'homme accablé de misères, et l'élève à de sublimes espérances !

» Nuit et jour, je demandais de pouvoir encore verser des larmes dans une église !

» Je me rappelais l'ombre paisible des monastères, les vierges voilées, les religieux austères.

» Et je portais envie à ces heureux mortels, qui pouvaient, aux pieds des tabernacles, répandre leur douleur et leur amour ! »

Mais dans ces désirs des saints autels, le pri-

sonnier trouvait encore des joies d'une ineffable suavité !

« Je bénissais Dieu de ce que mes parents chéris pouvaient, eux au moins, se prosterner dans une église et y pleurer !

» C'est là seulement que les infortunés puisent de la force, que les âmes les plus abattues se relèvent avec courage ! »

Ces ardents et pieux désirs se virent enfin satisfaits. Silvio put prier encore une fois à l'ombre des voûtes bénies, devant le tabernacle où Jésus-Christ, captif aussi, est retenu par les chaînes de l'amour ; il put assister au sacrifice de l'Homme-Dieu ; et au milieu des joies célestes qui inondaient son âme dans ses entretiens avec le divin Ami, il goûtait une autre espèce de bonheur en contemplant les traits de ses amis de la terre, de ses frères d'infortune, prosternés aux pieds des mêmes autels. Un coup-d'œil, un furtif serrement de main les encourageaient pour toute la semaine. Le bon capucin qui leur disait la messe, finissait toujours la sainte cérémonie par une prière adressée au Ciel pour la délivrance des captifs ; et quand il quittait l'autel, il jetait un regard compatissant aux prisonniers, inclinait la tête et s'éloignait en priant.

Silvio a chanté l'humble et consolante chapelle de Spielberg :

« Un jour enfin, jour de bonheur! il fut annoncé qu'on allait nous ouvrir le lieu de la prière commune !

» Je fus alors un moment tiré de ma prison, et je revis le tabernacle habité par Celui que la gloire environne au ciel.

» Ce temple n'était pas de ceux qui s'élèvent fièrement sur de hautes colonnes et qui, semblables au palais des cieux, ravissent d'admiration.

» C'est un peu plus qu'une maison vulgaire : toutefois j'éprouvai cette crainte respectueuse qui saisit l'homme en présence d'une majesté, et je palpitai d'amour devant l'autel comme je n'avais jamais palpité, et je sentis profondément la présence du Seigneur !

» Ce ne fut qu'un moment; mais au sortir de la chapelle je n'étais plus le même homme : je portais en moi le Sauveur qui donne aux affligés le baiser de paix et qui les rend heureux.

» L'éclat de la lumière divine était alors si vif à mes yeux, que la souffrance me paraissait un bonheur, et que je trouvais légère la chaîne de mes pieds.

» Humble chapelle du Spielberg, qui n'entends jamais que la prière du prêtre et celle des infortunés qui vivent dans les fers, j'ai vu sous ton toit la splendeur de Celui qui console et qui ne repousse point les soupirs de la douleur, de Celui qui accepta avec résignation le calice amer que son humanité éloignait en frémissant de ses lèvres!

» Avec quel désir n'attendais-je pas, dans ma prison, l'aurore qui nous apporte la solennité du septième jour! Je languissais dans la tristesse pendant tout l'espace qui sépare l'un de l'autre, et mon esprit s'agitait rêveur et malade; quelquefois des fantômes l'obsédaient, et je tremblais de voir s'éteindre la lumière de ma raison. Dans ces moments terribles, parfois je cherchais Dieu, et je frémis de le dire, je ne le trouvais pas!

» Mais enfin je revoyais le jour du Seigneur; j'entendais le son joyeux de la cloche bénite; elle évoquait dans l'âme, avec le souvenir du passé, de délicieuses pensées. Une puissance inexprimable, divine, paraissait dissiper la tristesse de ma prison, et, comme celui d'un enfant, mon cœur battait à la voix chérie de la cloche du Seigneur.

» Puis toute la rigueur de mon sort s'évanouissait à mes yeux, quand un compatissant geôlier

venait ouvrir les portes, quand je distinguais les paroles de mes compagnons, et que nous marchions ensemble sous les ordres des soldats. Ces infortunés se donnaient des signes rapides d'une constante amitié; mais il n'était pas donné à tous ces amis de se rencontrer, de se parler, de prier à côté les uns des autres.

» Toujours, oui, mon âme émue éprouva toujours une allégresse nouvelle et profonde, lorsque dans cet asile pauvre mais sacré, il m'était permis de traîner mes chaînes; lorsque j'y voyais, dans un mystère d'humilité, le Dieu de la gloire céleste nous bénir et, dans son amour inépuisable, s'offrir pour nous en holocauste à son Père éternel.

» C'est là que Dieu me parlait au cœur, et sa voix était semblable à celle d'un père rempli d'amour et de sollicitude, qui appelle à lui son fils désolé. — Ne crains pas, me disait-il, ne crains pas que ma tendresse t'abandonne jamais! Tu tends à moi, tu cherches à m'aimer : il te sera donné ce que tu voudras!

» Et puis encore : — Si je t'ai puni, ce n'est point dans l'élan d'une colère vengeresse; je t'ai arrêté parce que tu courais dans les voies de l'orgueil et que tu m'avais oublié pour suivre

celui qui entraîne les âmes dans les éternelles douleurs. Ma main puissante t'a saisi dans ta course ; mais je t'aimais, je t'aime, et je suis venu te sauver !

» Je me jetais alors à ses pieds, je versais des larmes d'une douceur ineffable, et je m'écriais : — Seigneur, fais ce que tu veux du pauvre fils d'Eve ! Trop longtemps je suis resté sourd à ta voix ; mais elle me donne du courage, et me relève aujourd'hui ; je ne devrais rien espérer ; mais puisque tu m'aimes, je te demande une grace encore : — que je t'aime aussi, mon Dieu !

» Et j'avais confiance, et je versais tout mon cœur dans son cœur, et je priais pour ma mère qui avait tant pleuré pour moi ! Je lui offrais des vœux ardents pour mon tendre père, pour tous les amis dont les souffrances m'étaient plus douloureuses que mes souffrances, et qui tous me regrettaient !

» Humble église du château morave, combien de douces graces ne te dois-je pas ! Au pied de ton autel, mon âme s'élevait au-dessus des accablantes douleurs de la terre. Je les sentais, mais différemment, avec un mélange de bonheur ; je demandais à Dieu de les augmenter, pourvu qu'en même temps il augmentât mon amour !

» J'apprenais à porter mes fers, mais non plus avec cette fierté qui exaspère l'âme du vaincu contre celui qui l'a jeté dans les tourments; — j'espérais, je croyais que les vainqueurs m'avaient fait une destinée si affreuse, non par un lâche ressentiment, mais dans les vues d'une salutaire et rigoureuse justice.

» Je me disais que si j'avais eu le sceptre en main, j'aurais, moi aussi, écrasé les ennemis de ma puissance; et je voyais toute l'injustice des plaintes de l'homme qui, terrassé par les forts, oublie qu'il les a défiés et qu'ils sont les vengeurs d'un droit.

» Je pleurais mon sort, mais en pensant au devoir des juges, mais en pensant qu'au ciel je les reverrais si Dieu me pardonnait mes fautes; et je demandais les faveurs divines, je les implorais pour moi, je les implorais pour eux, pressentant nos embrassements mutuels au lieu où l'on ne peut plus se haïr.

» Sorti de la petite église des prisonniers, je rentrais dans ma triste solitude, le cœur rempli de douces pensées, et l'âme plus forte et plus courageuse; il me semblait qu'elle avait été renouvelée par l'ineffable puissance du culte; et, ce jour tout entier, je redisais joyeux les

psaumes de David, et je composais d'autres hymnes.

» Douce puissance du poète! plus douce encore dans les jours affreux, alors qu'une force divine s'empare du cœur et l'embrase tout entier de pensées sublimes! alors qu'une surabondance de graces oblige l'homme à bénir ses croix! ô divin flambeau de poésie, sans une église, non, tu n'aurais plus brillé sur moi!

» Oh! graces te soient rendues, chapelle amie des prisonniers! Tu avais pour moi des charmes inénarrables! c'est toi qui me rendais mon ancienne confiance au Dieu trois fois saint. Dans ton sanctuaire, je pardonnais sans peine, je pleurais d'amour et de plaisir! Dans mes jours de malheur, j'y reprenais courage, et je les supportais jusqu'à la fin [1]. »

Toute l'âme de Silvio respire dans ces beaux vers. Cette âme, presque insensible aux misères terrestres, qui vivait, comme le céleste conducteur de Tobie, d'une nourriture invisible, qui ne savait qu'aimer, prier, contempler, et fixer ses espérances dans ce séjour où l'on ne hait pas, où de mutuels embrassements réunissent les vainqueurs et les vaincus, les juges et les condamnés, ceux qui ont triomphé ici-bas et ceux qui n'ont passé sur la terre que pour

[1] *Poésies inédites* de Silvio Pellico: *les Eglises.*

souffrir. Il peint lui-même, dans une autre pièce de vers, cet état sublime d'une âme emportée par l'amour et par la foi au-dessus des choses matérielles.

« Que m'importe où gémisse ce malheureux fardeau de moi-même, si Dieu m'a donné une autre puissance que nul homme ne peut enchaîner? L'esprit s'échappe léger de ces viles entraves; les temps, les lieux sont en son pouvoir, il embrasse le ciel, la terre et la mer.

» Je ne suis pas ces membres chétifs, esclaves d'un peu de nourriture; je suis une âme qui vit en Dieu, une intelligence libre. Je suis un être qui, paisible comme l'aigle sur la montagne, regarde autour de soi et peut, de son aile vigoureuse, posséder toute la terre.

» Je descends invisible tantôt vers ce foyer, tantôt vers un autre, je vois la douce respiration de ceux que j'aime, je pleure et je ris au milieu d'eux. Je vois les regards, j'entends les paroles de ceux qui sont loin de moi; les mille joies de leur cœur retentissent au fond du mien.

» Ils savent, eux aussi, que je les aime dans ma retraite et mes douleurs; ils savent que je palpite à côté d'eux. Ils savent qu'il n'y a que la moindre partie de moi-même qui soit en proie à la souf-

france; ils savent que l'âme a de fortes ailes et que rien n'arrête son vol.

» Gloire éternelle au Roi des cieux, qui m'a donné cette âme capable de le connaître, de le sentir, de lui parler et de l'entendre ! — O mort, c'est en vain que tu brandis ton épée ; de quoi tremblerais-je ? Je suis esprit... Dieu est esprit, je m'envolerai dans son sein [1] ! »

Ces vers, d'une touche si énergique et si douce, semblent porter l'empreinte du Spielberg. C'était de là que l'âme du prisonnier, libre dans les fers, s'envolait vers les foyers aimés, et qu'elle défiait les douleurs corporelles d'appesantir son vol. Sans la religion bienfaisante et forte, sans la prière, sans les sacrements qui fortifiaient son courage en épurant son cœur, que serait devenu Silvio ? quel résultat aurait eu pour lui cette captivité si longue et si dure ? dans quels abîmes de folie et de désespoir, de haine et de rage impuissantes, serait-il tombé, si la foi ne lui avait montré le Calvaire où un Dieu souffrit pour nous, si l'espérance ne lui avait ouvert ses radieux horizons, si l'amour n'avait réchauffé et guéri ce cœur percé de tant de blessures ? L'histoire morale d'un homme si malheureux et qui n'a trouvé de consolation que dans le catho-

[1] *Poésies inédites* de Silvio Pellico : *l'Ame.*

licisme, est un des plus éloquents témoignages que la nature humaine ait rendus aux bienfaits de la religion.

V

Maroncelli.

> Vous ne serez pas toujours dans les douleurs; attendez un peu, et vous verrez bientôt la fin de vos maux. un moment viendra où toutes les peines et les agitations cesseront : tout ce qui passe avec le temps est court et peu considérable. IMIT. liv. III.

Les rigueurs de la captivité s'accroissaient chaque jour ; chaque jour enlevait aux pauvres prisonniers une des joies clair-semées qu'ils avaient su goûter parmi tant de misères. Un ordre venu de Vienne leur enleva leurs livres, leurs livres chéris, dernières communications qu'ils eussent gardées avec le monde intellectuel ; un nouvel ordre leur imposa un travail manuel, étrangement choisi : — les pri-

sonniers d'Etat, presque tous publicistes, auteurs, poètes, furent contraints à faire de la charpie et à tricoter de gros bas; on éleva les murs de la forteresse, et l'on déroba aux regards des captifs, avides d'air et de lumière, le beau paysage qui s'étend aux pieds du Spielberg. « Ces rigueurs, dit Silvio, rendaient notre vie de plus en plus monotone. Les années 1824, 25, 26, 27, tout entières, à quoi se passèrent-elles pour nous? La prison était un véritable tombeau, dans lequel toutefois la tranquillité du tombeau ne nous était pas laissée.... Les années précédentes m'avaient paru si malheureuses, et maintenant j'y pensais avec regret, comme à un temps que bien des douceurs me rendaient cher. Où étaient les heures où je m'enfonçais dans l'étude de la Bible et d'Homère? A force de lire Homère dans le texte, la faible connaissance du grec que j'avais autrefois s'était beaucoup accrue, et je m'étais passionné pour cette langue. Combien il me fut pénible de ne pouvoir continuer cette étude! »

Il perdit un autre ami; le vieux Schiller était tombé grièvement malade : « Nous demandions de ses nouvelles avec une sollicitude toute filiale. Quand il était un peu mieux, il venait quelquefois se promener sous nos fenêtres. Nous toussions pour le saluer; et levant les yeux avec un sourire mélan-

colique, il disait à la sentinelle, de manière que nous l'entendissions : *Da siud meine soline !* (Ce sont mes fils !)

» Après plusieurs nouvelles attaques de paralysie, il se fit transporter à l'hôpital militaire. Il était déjà dans le plus triste état de santé, et peu de temps après il mourut. Il possédait quelques centaines de florins, fruit de ses longues épargnes. Il les avait prêtés à quelques-uns de ses compagnons d'armes. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il appela ses amis et leur dit : — Je n'ai plus de parents, que chacun de vous garde ce qu'il a reçu de moi. Je vous demande seulement de prier pour mon âme.

» L'un d'eux avait une fille de dix-huit ans, qui était la filleule de Schiller. Peu d'heures avant de mourir, le bon vieillard la fit appeler. Il ne pouvait plus parler distinctement, il tira de son doigt un anneau d'argent, c'était sa dernière richesse, et il le mit au doigt de la jeune fille. Puis il l'embrassa en pleurant. La pauvre fille poussait de tristes gémissements et l'inondait de ses larmes. Il les essuyait avec son mouchoir. Puis il prit ses mains et se les posa sur les yeux. — Ces yeux étaient fermés pour toujours. »

Maroncelli était tombé dans le plus déplorable état de santé ; une tumeur lui était survenue au

genou gauche, et ce mal, rebelle à tous les remèdes, rendit bientôt l'amputation indispensable.

» Le malade fut transporté dans une chambre plus grande; il demanda que je l'y suivisse. — Je pourrais expirer pendant l'opération, dit-il, que je me trouve au moins entre les bras de mon ami.

» Ma compagnie lui fut accordée.

» L'abbé Wrba (notre confesseur) vint administrer les sacrements à l'infortuné. Après avoir accompli cet acte de religion, nous attendions les chirurgiens, et ils n'arrivaient pas. Maroncelli se mit encore à chanter une hymne.

» Les chirurgiens arrivèrent enfin, ils étaient deux. L'un était le chirurgien ordinaire de la maison, c'est-à-dire notre barbier; et lorsqu'il se présentait des opérations, il avait le droit de les faire de sa main, et il ne voulait en céder l'honneur à personne. L'autre était un jeune chirurgien, élève de l'école de Vienne, et jouissant déjà d'une réputation de grande habileté. Celui-ci, envoyé par le gouvernement pour assister à l'opération, aurait bien voulu la faire lui-même, mais il lui fallut se contenter d'en surveiller l'exécution....

» Maroncelli ne poussa pas un cri. Quand on lui apporta sa jambe coupée, il jeta sur elle un regard de compassion; puis, se tournant vers le chirurgien

qui avait fait l'opération, il lui dit : — Vous m'avez délivré d'un grand ennemi, et je n'ai aucun moyen de vous en récompenser.

» Il y avait dans un verre, sur la fenêtre, une rose. — Je te prie de m'apporter cette rose, me dit-il.

» Je la lui apportai, et il l'offrit au vieux chirurgien en lui disant : — Je n'ai pas autre chose à vous présenter pour vous témoigner ma reconnaissance.

» Celui-ci prit la rose et pleura. »

I

Liberté.

> Ranimez-vous à la vue de mes miséricordes, car je suis près de vous, dit le Seigneur, pour rétablir toutes les choses non-seulement dans leur entier, mais encore avec abondance et profusion. IM. liv. III.

« Enfin parut le 1er août 1830. Il s'était écoulé dix ans depuis que j'étais privé de ma liberté, huit ans et demi depuis que je subissais le *carcere duro*.

» C'était un jour de dimanche. Nous allâmes, comme aux autres fêtes, dans notre enceinte accoutumée. Nous regardions encore, montés sur un banc de pierre, au pied du mur, la vallée placée au-dessous de nous, et le cimetière où reposaient Oroboni et Villa ; nous parlions encore de l'asile que devaient

un jour y trouver nos ossements. Nous nous assîmes de nouveau sur le banc, en attendant que les pauvres condamnées allassent à la messe qui se disait avant la nôtre. On les conduisait dans le même oratoire où nous allions nous-mêmes pour la messe suivante. Il était contigu au lieu de la promenade.

» Il est d'usage dans toute l'Allemagne que pendant la messe le peuple chante des hymnes en langue vivante. Comme l'empire d'Autriche est un pays mêlé d'Allemands et de Slaves, et que, dans les prisons du Spielberg, le plus grand nombre des condamnés ordinaires appartient à l'un ou à l'autre de ces peuples, les hymnes se chantent à une fête en allemand, et à la fête suivante en slave. C'était un bien doux plaisir pour nous d'entendre ces chants et l'orgue qui les accompagnait.

» Parmi les femmes, il y en avait dont la voix allait au cœur. J'entends encore résonner dans mon âme leur chant si religieux du *Sanctus : Heilig ! Heilig ! Heilig !* je versai encore une larme en les entendant.

» A dix heures les femmes se retirèrent, et nous allâmes à notre tour à la messe. Je vis encore ceux de mes compagnons d'infortune dont une simple grille nous séparait ; ils étaient tous pâles, amaigris, traînant avec peine leurs fers !

» Après la messe nous retournâmes dans nos cabanons. Au bout d'un quart-d'heure on nous apporta le dîner. Nous préparions le couvert sur notre lit de camp, qui consistait à y placer une planchette et à prendre nos cuillères de bois, lorsque M. Wegrath, le sous-intendant, entra dans la prison. — Je regrette de troubler votre repas, messieurs, nous dit-il, mais ayez la bonté de me suivre : M. le directeur de la police est ici à côté.

» Comme celui-ci ne venait que pour des choses désagréables, nous suivîmes d'assez mauvaise humeur le sous-intendant jusqu'à la chambre d'audience.

» Là nous trouvâmes le directeur de police et le surintendant ; le premier nous fit une inclinaison de tête plus polie que de coutume. Il prit un papier et nous dit en termes entrecoupés, craignant peut-être de produire sur nous une trop vive impression s'il s'exprimait plus nettement :

» Messieurs... j'ai le plaisir... j'ai l'honneur... de vous faire connaître... que S. M. l'empereur a fait encore... une grace...

» Et il hésitait à nous dire quelle grace ce pouvait être. Nous pensions qu'il s'agissait peut-être de quelque adoucissement de peine, comme l'exemption des ennuis du travail, la permission d'avoir

quelques livres, ou des aliments moins repoussants.

» — Mais vous ne comprenez pas ? dit-il. — Non, monsieur, ayez la bonté de nous expliquer quelle espèce de grace est celle-ci. — C'est la liberté pour vous deux, et pour un troisième prisonnier que vous allez embrasser.

» Il semble que cette nouvelle aurait dû nous faire éclater de joie ; mais nos pensées se portèrent à l'instant sur nos parents, dont nous n'avions pas de nouvelles depuis si longtemps, et l'idée que peut-être ne les retrouverions-nous plus sur la terre revint si promptement à nos esprits, qu'elle anéantit le bonheur qu'aurait dû faire naître en nous la nouvelle de notre liberté.

» Ils sont interdits ! dit le directeur de police. Je m'attendais à les voir bondir de joie. — Je vous prie, répondis-je, de faire connaître à l'empereur, toute notre reconnaissance ; mais si l'on ne nous donne pas de nouvelles de notre famille, il nous est impossible de ne pas craindre d'avoir perdu des personnes bien chères. Cette incertitude nous accable, même en cet instant, qui devrait être pour nous celui d'une si grande joie.

» Il donna alors à Maroncelli une lettre de son frère, qui le consola. Il me dit à moi, qu'il n'y en

avait aucune de ma famille ; et ces mots me firent craindre qu'il n'y fût arrivé quelque grand malheur.

» Que ces messieurs, continua-t-il, retournent dans leur chambre, et dans quelques instants je leur enverrai la troisième personne qui a été aussi graciée.

» Nous sortîmes, et nous attendions avec anxiété ce troisième prisonnier. Nous, oh ! que nous aurions voulu les voir tous libres ! et pourtant il ne pouvait y en avoir qu'un seul. Plût à Dieu que ce fût le pauvre vieux Munari ! Plût à Dieu que ce fût celui-ci ! ou bien cet autre ! — Il n'y en avait aucun pour qui nous ne fissions des vœux.

» Enfin la porte s'ouvrit, et nous vîmes ce compagnon, qui était André Tonelli, de Brescia. Nous nous embrassâmes. Nous ne pouvions plus dîner. Nous causâmes jusqu'au soir, plaignant les amis qui restaient encore. Au coucher du soleil, le directeur de police revint pour nous tirer de ce lieu de malheur.

» On nous mit à chacun un manteau de soldat sur les épaules, et un béret sur la tête ; et ainsi vêtus, quoique portant encore les habits de galériens, mais délivrés de nos chaînes, nous descendîmes la fatale montagne, et nous fûmes conduits à la ville dans les prisons de la police !

» Il faisait un magnifique clair de lune. Les rues, les maisons, les gens que nous rencontrions, tout me paraissait si doux à voir et si extraordinaire, depuis tant d'années que je n'avais joui d'un semblable spectacle ! »

Après les premiers soins donnés à la santé des prisonniers, à qui il fallait ménager en quelque sorte l'air, la lumière, les jouissances, car leurs organes affaiblis ne supportaient qu'avec peine une impression même heureuse, ils se mirent en route pour l'Italie, pleins de joie, mais d'une joie tremblante encore, et ne pouvant presque pas croire à la réalité de leur bonheur.

» Je tremblais, dit Silvio, de voir approcher pour moi le jour d'une fatale découverte ; de ne plus trouver ni mon père, ni ma mère, ni d'autres êtres chéris. Et ma tristesse augmentait à mesure que nous avancions vers l'Italie.

» De ce côté, l'entrée n'est pas agréable à l'œil. Des montagnes si belles de l'Allemagne, on descend dans les plaines d'Italie à travers une vaste étendue de pays stérile et mort.

» L'aspect sauvage de ces lieux contribuait à me rendre triste. Revoir notre ciel, rencontrer des figures humaines qui n'avaient plus le type des peuples du Nord, entendre toutes les bouches

parler notre idiome, tout cela m'attendrissait vivement, mais c'était une émotion qui me conviait aux larmes plutôt qu'à la joie. Combien de fois, en voiture, il m'est arrivé de me couvrir le visage de mes mains, feignant de dormir, tandis que je pleurais ! Combien de fois la nuit je ne fermais pas l'œil, brûlé par une fièvre ardente, tantôt donnant de toute mon âme les plus tendres bénédictions à ma chère Italie, ou remerciant le Ciel de lui être rendu ; tantôt me tourmentant de n'avoir point de nouvelles de la maison paternelle, et me créant des malheurs imaginaires ; tantôt pensant que je serais forcé de me séparer, et pour toujours peut-être, d'un ami qui avait tant souffert avec moi et m'avait donné tant de preuves d'une affection fraternelle !

» Mantoue était le lieu de la séparation entre Maroncelli et moi. Nous passâmes tristement la nuit ensemble. J'étais agité comme un homme à la veille d'entendre sa condamnation.

» Le matin, je me lavai le visage, et regardai dans la glace si l'on reconnaissait encore que j'eusse pleuré. Je pris du mieux que je pus un air tranquille et souriant. J'adressais à Dieu une courte prière, mais réellement j'avais beaucoup de distractions, et entendant déjà Maroncelli remuer ses

béquilles et parler avec le valet de l'hôtel, j'allai l'embrasser. Tous deux nous semblions pleins de courage pour cette séparation ; nous nous parlions avec un peu d'émotion, toutefois d'une voix ferme encore.... Mais l'officier de gendarmerie qui doit le conduire aux frontières de la Romagne est arrivé, il faut partir ; nous ne savons plus que nous dire.... Un embrassement, un baiser, un nouvel embrassement encore. — Il monte en voiture, disparaît, et moi je reste comme anéanti. Je retournai dans ma chambre, où je me jetai à genoux et priai pour ce pauvre mutilé séparé de son ami ; j'éclatai en larmes et en sanglots.

» J'ai connu bien des hommes distingués, mais je n'en connus aucun de plus affectueusement sociable que Maroncelli, aucun de mieux instruit de tous les devoirs de la politesse, de plus étranger aux accès d'humeur morose, et qui sût plus fidèlement se souvenir que la vertu se compose de l'exercice continuel de la tolérance, de la générosité, de la sagesse. Oh tendre compagnon de tant d'années de douleurs ! puisse le Ciel te bénir en quelque lieu que tu respires, et te donner des amis qui m'égalent en affection et me surpassent en bonté !

» Le 10 septembre, arrivé à Milan, j'embrassai

mon excellent commissaire impérial, et je continuai mon voyage. Je connaissais à peine le commissaire depuis un mois, et il me semblait déjà que ce fût un ami de plusieurs années. Son âme, pleine du sentiment du beau et de l'honnête, ne se prêtait à aucune investigation curieuse, à aucun artifice; non qu'il n'eût assez d'intelligence pour ce rôle, mais par cet amour d'une noble simplicité qui vit dans le cœur des hommes droits.

» Quelqu'un, pendant le voyage, dans un endroit où nous étions arrêtés, me dit secrètement : — Méfiez-vous de cet *ange gardien*; s'il n'était du nombre des anges de ténèbres, ils ne vous l'auraient point donné. — Eh bien! vous vous trompez, dis-je; j'ai l'intime conviction que vous vous trompez. — Les plus rusés, reprit-il, sont ceux qui paraissent les plus simples.

» Depuis l'avis qui m'avait été donné sur cet ange gardien, je mis plus de soin que par le passé à l'étudier, et chaque jour j'étais plus convaincu de la candeur et de la générosité de son naturel.

» Stundberger (le valet de chambre du commissaire) m'accompagna jusqu'à la voiture. Il pleuvait, et le vent était froid. — Enveloppez-vous bien dans votre manteau, me dit Stundberger; couvrez-vous bien la tête, prenez garde d'arriver ma-

lade chez vous. Combien je regrette de ne pouvoir vous offrir mes services jusqu'à Turin !

» Et il me disait tout cela si cordialement et d'une voix si émue ! — Désormais, monsieur n'aura plus d'Allemand près de lui, ajouta-t-il, il n'entendra plus parler cette langue que les Italiens trouvent si dure ! et il s'en inquiétera probablement assez peu. Monsieur a eu tant de malheurs à souffrir parmi les Allemands, qu'il n'aura peut-être pas grande envie de se souvenir de nous. Et pourtant, moi dont vous aurez bientôt oublié le nom, moi, monsieur, je prierai toujours pour vous. »

» Et moi pour toi, lui dis-je en lui serrant une dernière fois la main. Le pauvre homme me criait encore : *Guten morgen ! Gute reise ! Leben sicwokl !* (Bonjour ! bon voyage ! portez-vous bien !) Ce furent les derniers mots allemands que j'entendis prononcer, et ils retentirent dans mon cœur comme s'ils eussent appartenu à ma langue maternelle.

» Je tressaillis de joie en traversant le Tésin, en touchant de nouveau le sol piémontais ! Ah ! bien que j'aime toutes les nations, Dieu sait combien j'ai de prédilection pour l'Italie ; et quoique je sois si épris de l'Italie tout entière, Dieu sait combien il m'est plus doux que tout autre nom des autres contrées de l'Italie, le nom du Piémont,

du pays de mes pères ! A Novarre, un officier fort poli vint me donner des nouvelles de mon père, et me dit qu'il y avait une lettre de lui qui me serait bientôt apportée. Je lui sus un gré extrême de son aimable obligeance.

» Il s'écoula quelques heures qui me parurent éternelles. Enfin la lettre arriva. Oh ! quelle joie en revoyant ces caractères tant aimés ! quelle joie en apprenant que ma mère, la meilleure des mères, vivait encore, que mes deux frères et ma sœur aîné vivaient aussi ! Hélas ! la cadette, cette chère Marietta, qui s'était faite religieuse à la Visitation, avait cessé de vivre depuis neuf mois.

» Il m'est doux de me croire redevable de ma délivrance à ceux qui m'aimaient et intercédaient auprès de Dieu pour moi, et plus particulièrement encore à une sœur morte avec les signes de la plus haute piété. Que Dieu daigne lui donner une compensation de toutes les angoisses que son cœur eut à souffrir à cause de mes malheurs !

» Les jours se passaient, et la permission de quitter Novarre n'arrivait pas. Enfin, le matin, 16 septembre, cette permission me fut accordée, et dès lors toute tutelle cessa pour moi. Oh ! depuis combien d'années il ne m'était pas arrivé d'aller où bon me semblait sans être accompagné de gardes ?

» Je touchai quelque argent, je reçus les politesses d'une personne qui connaissait mon père, et je partis vers trois heures de l'après-midi.

» J'avais pour compagnon de voyage une dame, un négociant, un graveur et deux jeunes peintres, dont l'un était sourd-muet ; ces peintres venaient de Rome, et j'eus le plaisir d'apprendre qu'ils connaissaient la famille de Maroncelli. Il est si doux de pouvoir parler de ceux que nous aimons avec quelqu'un qui n'y soit pas indifférent !

» Nous passâmes la nuit à Vercelli. Enfin l'heureux jour du 17 septembre se leva. Notre voyage se poursuivit. Oh ! comme les voitures sont lentes ! on n'arrive à Turin que le soir.

» Qui pourrait, qui pourrait jamais décrire la consolation de mon cœur et de ces cœurs chéris, lorsque je revis et que je pus embrasser enfin mon père, ma mère, mes frères [1] ! Ma bonne sœur Joséphine n'était pas là ; son devoir la retenait à Chieri ; mais en apprenant mon bonheur, elle s'empressa de venir passer quelques jours en famille. Rendu à ces cinq objets si chers à ma tendresse, j'étais et je suis encore le mortel le plus digne d'envie !

[1] Un des frères de Silvio Pellico s'est consacré à Dieu dans la Compagnie de Jésus.

» Ah ! de mes infortunes passées et de ma félicité présente, comme de tout le bien et de tout le mal qui peuvent m'être réservés encore, que la Providence soit bénie ! Entre ses mains les hommes et les choses, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, sont d'admirables instruments qu'elle sait employer pour des fins toujours dignes d'elle ! »

Ainsi se terminent, par une action de graces à la divine Providence, les *Prisons* de Silvio Pellico. Dans ses *Poésies inédites*, il a également consacré le souvenir de sa délivrance et de son heureux retour dans la maison paternelle :

« Une aurore que je ne sus distinguer des autres, se leva sans que je l'eusse prévue, et le soir mes fers étaient brisés ! Et je sortis de l'horrible forteresse ! — Un instant avait emporté dix années de mortelles douleurs ! Semblable à un mort qui sortirait de son tombeau, j'admirais et la terre et les hommes et les cieux.

» Je traversai des vallées et des montagnes étrangères, me dirigeant vers les beaux rivages de ma patrie ; je franchis les Alpes, et, ô bonheur ! je revis enfin ma douce Péninsule ! — J'arrivai sous le toit paternel, malade, mais heureux ; je revis mon père, ma mère !....

On peut se faire une idée du torrent de félicité

qui inonda le cœur de Silvio, lorsqu'à son retour il couvrit de ses baisers et de ses larmes ce respectable père et cette excellente mère. Leur souvenir avait toujours été présent à sa pensée, et il se retrouve à tout moment dans ses vers :

« Comment rendrai-je à mes parents toutes les joies qu'ils m'ont prodiguées, leurs larmes, leurs exemples, leurs conseils et leurs prières ?

» Trop souvent j'ai méconnu la pieuse sagesse que Dieu leur envoyait pour me conduire, et ma téméraire jeunesse secouait le joug de leurs leçons.

» Mais si je m'égarais dans les sentiers de l'orgueil, cherchant le bien où le Seigneur ne l'a pas mis, si je me passionnais pour la prudence du monde,

» Je retrouvais encore comme de salutaires épines les choses qu'avaient gravées en moi les nobles âmes de mes parents.

» Et lorsque le soleil colorait de nouveau les objets, et lorsque plus tard j'assistais à la merveille de son coucher, et lorsqu'au sein des nuits j'écoutais l'heure sonner,

» Et à mille autres de ces moments où l'intelligence s'éveille plus vite aux impressions graves, et qu'il se fait en nous comme un harmonieux concours d'idées sublimes ;

» Alors je me rappelais avec un doux enchantement la bonté de mon père et de celle dont le sein me donna la vie et me nourrit à la source de son lait.

» Et alors je sentais renaître sur mes lèvres l'irrésistible besoin de la prière ; et il y avait dans le souvenir de ma mère une sorte de douce fascination qui me ramenait comme malgré moi à la croyance des miens et à mes anciennes affections ;

» Et je retournais aux autels de ma mère ! »

Quelles heures délicieuses ! quels tendres épanchements ! quels ravissants entretiens eurent lieu entre un tel fils et de tels parents : « Dans leurs bras mes peines étaient finies ! dit Silvio....

» Des peines, hélas ! l'homme en a toujours de nouvelles, bien que, dans ses accès d'allégresse, il se croit parfois à l'abri de toute infortune.

» Je pleurais plusieurs amis qu'avaient frappés les traits amers de la mort, ou que j'avais laissés dans les chaînes.

» Je voulais me réjouir de mon bonheur ; mais mes faibles puissances étaient souvent absorbées dans une tristesse sombre et involontaire.

» Il n'y a que Dieu qui sache ce que j'ai souffert en pensant à tant d'amis, des longues souffrances desquels je ne puis me consoler !

» Le monde me disait : — Ambitionne encore mon sourire et mes fêtes, et l'amertume de tes jours s'adoucira !

» C'est en vain que j'ai fixé sur lui mes regards, il ne m'a pas rendu ces jours éloignés que je passais avec tant d'âmes chéries !

» Les généreux applaudissements des hommes ont excité ma reconnaissance ; mais ils n'ont pas eu d'autre résultat, ces applaudissements !

» Dans la douleur qui revient si souvent m'assaillir, le lieu où je retrouve des forces, c'est le seuil des saints autels.

» C'est là que chaque matin j'aime à passer aux pieds du Christ une heure courte mais délicieuse ; et puis je me relève plus paisiblement malheureux et avec le désir de me conformer en la volonté divine. »

VII

Quelques amis.

> Vous ne pouvez vivre heureux sans un ami; et si Jésus n'est votre ami par-dessus tous les autres, vous serez accablé de tristesse et de désolation. IMIT. II. 8.

Silvio, en recouvrant sa liberté, trouva, comme il vient de le dire, de grands vides qui affligèrent profondément son cœur. Le poète Foscolo était mort dans l'exil. Foscolo était pour lui plus qu'un ami. Ils s'étaient connus jeunes encore, et dans un temps où le scepticisme était leur maladie à tous deux. Chez Silvio, ce n'était qu'un entraînement passager de l'esprit; chez Foscolo, c'était le résultat d'une humeur violente et aigrie.

» J'ai connu Foscolo, et je l'aimai comme un

frère ; car il avait pour moi une affection profonde. J'ai vécu près de lui de belles années. Tous les sentiments généreux, c'est lui qui les éveillait en moi.... Grand poète, la poésie était une arme dans ses mains, et son vers étincelait comme un glaive.

» Mais malheur ! malheur ! Dès ses jeunes ans, cet homme si digne d'aimer Dieu avec sa grande âme ouvrit à de misérables doutes son intelligence hardie.... Parmi ces doutes dignes de pitié, Foscolo abhorrait le zèle effronté de ces superbes qui, privés de la foi, s'irritent de voir les autres élever leurs vœux vers le Ciel. Parfois, dans sa tristesse amère, il enviait le sort du chrétien qui marche à la clarté divine de l'Evangile, et souvent il entrait dans un temple solitaire comme n'y entrent pas l'orgueilleux et l'impie.

» Et il me disait que le pieux silence qui se fait dans la maison de Dieu aux dernières heures du jour, alors qu'on y voit à peine quelques fidèles qui prient çà et là, ou les doux chants du soir qui montent vers la Vierge souveraine du ciel, faisaient couler en son âme une paix profonde ou l'ouvraient à la joie d'une sublime poésie....

» Un jour, ô Foscolo, je me promenais sous les arbres voisins de la ville, et je t'y rencontrai assis et lisant. Tu nous aperçus et tu nous crias

de loin : « Voici le Livre des vérités éternelles ! » Je courus à toi, et je pris le Livre de tes mains ; c'était l'Evangile. Et tu me dis : « Baise-le, ce sont là les leçons d'un Dieu.... »

» Ah ! que de fois, loin des regards, nous montâmes tous deux cet escalier du dôme de Milan ! que de fois il m'entraîna sous ses arceaux ! Et là nous nous entretenions paisiblement de la puissance des idées grandes, des bienfaits dont l'homme est redevable aux autels, et de la merveilleuse philosophie qui se cache au fond de toutes les cérémonies de l'Eglise.

» Et toutes les fois que j'y songe, j'espère que du moins, avant l'heure de mourir, cet impérieux génie aura vu la douce aurore du royaume éternel promis au genre humain ; j'espère que cette âme énergique aura conservé du Ciel un assez vif désir pour que Dieu, qui veut être uniquement aimé, se soit laissé désarmer à la tardive invocation de ses soupirs. »

Silvio ne retrouva pas non plus l'illustre physicien Volta, dont les exemples et les paroles lui avaient fait tant de bien ; Volta, en qui la science avait respecté la foi, et qui appartenait à ces jeunes époques du christianisme où la parole divine rencontrait dans les plus sublimes intelligences la can-

deur des petits enfants. Dans les confidences que Silvio avait faites au vénérable savant sur ses incertitudes et ses combats, celui-ci l'avait plus d'une fois éclairé et soutenu ; et avec le calme de l'autorité de l'âge et de la conviction, il lui apprenait comment la science lui avait partout montré le doigt de Dieu.

Lodovico de Brème, prêtre doué d'un talent remarquable pour la poésie, lui manqua aussi au jour de la délivrance :

« Depuis que j'ai vu mes fers se briser, ô mon Dieu, et que de nouveau je respire l'air des Alpes, Turin a mille enchantements pour mes yeux ; mais vainement j'y cherche un ami que j'avais.

» Là naquit Lodovico, là il vécut, là il souffrit... C'est là le sentier où le soir il avait coutume de porter ses pas solitaires ; là, la place dans l'église où, séparé de moi, il allait demander à Dieu mon retour.

» Aussi chaque jour je le voyais tantôt ici, tantôt là, pâle, souffrant, je me promène en esprit à son côté, et je crois entendre sa voix dans mon cœur...

» Dans mes heures d'inexplicable détresse, j'aime, ô Lodovico, à passer devant la porte de ta maison, et mon cœur alors laisse un libre cours à son émotion secrète ; mais bientôt tes nobles

maximes me reviennent à la pensée avec la sérénité de ton sourire, et ma poitrine se sent inondée de douceurs cachées, et j'aspire à t'embrasser dans le ciel. »

VIII

Repos.

> Fermez votre porte sur vous, et appelez à vous Jésus votre Bien-Aimé; demeurez avec lui dans votre cellule, parce que vous ne trouverez point ailleurs une paix aussi profonde. IMIT. liv. Ier

On voit que l'âme de Silvio, déshabituée du bonheur terrestre, ne se rouvrit plus aux impressions vives et passionnées de la vie; elle ne se plaisait plus que dans le silence, la paix, les affections pures de la famille et les saintes pratiques de la religion. La politique à laquelle il avait dû ses malheurs, lui inspirait un sentiment bien naturel d'éloignement et de lassitude; il refusa constamment de se mêler aux nouvelles entreprises qui

fermentaient autour de lui, et il écrivait à ce sujet à un de ses amis :

« Je ne veux pas dire qu'il faille être indifférent au triomphe des bons ou des méchants ; mais quand un homme n'est pas en position de pouvoir concourir sagement au salut d'un navire battu par les vents, il doit se résoudre à ne pas augmenter par une vaine agitation le désordre parmi les mariniers ; il doit se borner à prier Dieu et à rendre quelques services au prochain. »

Désabusé des affaires publiques, il se concentra tout entier dans le cercle de la famille et d'un petit nombre d'amis. Il décrit lui-même sa vie dans une lettre à Mme de B....

Turin, 21 juin 1834.

« Madame,

» Il faut qu'il y ait en vous une bonté extrême pour croire rendre hommage à une grande vertu en m'écrivant. Je vous assure, madame, que je rougis d'être si favorablement jugé par ceux à qui mes longues souffrances ont inspiré de la sympathie et de l'indulgence pour moi. Ma résignation dans le malheur vous paraît plus méritoire qu'elle

ne l'a été. Il n'est pas étonnant que l'on tâche de se résigner à la volonté de Dieu, quand on a le bonheur d'être persuadé de sa présence et de sa justice infaillible, toute pleine de miséricorde envers ceux qui le prient. Cette foi, je l'ai acquise dans les fers; je la possède, mais non par mes mérites, ce fut un don de Dieu. C'est lui seul qu'il faut admirer et bénir. Quant à ce que vous nommez ma bienveillance universelle, ma charité, hélas! c'est encore une illusion de votre imagination généreuse; il n'y a pas de jours que je ne me sente égoïste et sévère.

» Vous désirez quelques détails sur ma position actuelle. Elle est heureuse Mon père et ma mère vivent et m'aiment; je les aime aussi beaucoup. Mes deux frères n'ont pas été comme le frère de l'enfant prodigue, qui fut peiné de son retour : ils se sont réjouis de me revoir, ils s'en réjouissent chaque jour, ils me comblent d'amitié. J'ai une sœur excellente, qui ne demeure pas à Turin, mais qui vient nous voir, que nous allons voir. J'ai un petit nombre d'amis respectables et aimables. J'ai tout ce que j'ai désiré, car je n'ai jamais convoité les richesses, et leur privation ne m'afflige pas. Ma santé est faible, mais patience! elle est cependant moins mauvaise qu'elle n'était au Spielberg. Je partage mon temps entre la littérature, la so-

ciété et un peu de prière. Je ne suis pas très-attaché à la vie, et néanmoins je jouis d'exister.

» Vous êtes donc de Lyon, madame, ainsi que monsieur votre mari ? J'ai passé de beaux jours dans votre ville ; son souvenir m'est toujours cher.

» Agréez mes sentiments de reconnaissance pour les témoignages d'indulgence que vous me donnez ; mais si vous voulez être juste, diminuez de quelques degrés l'estime que vous daignez m'accorder.

» J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

» Votre très-humble serviteur,

» SILVIO PELLICO. »

Sur le cachet de la lettre originale se trouvait gravée cette devise latine : *Credo, spero :* — Je crois, j'espère.

Dans une autre lettre à Mme de B., en date du 17 septembre 1834, Silvio dit :

« C'est aujourd'hui le jour solennel où, après dix ans de captivité, j'eus le bonheur de revoir ce père et cette mère si aimants et qui avaient tant souffert à cause de moi. Que Dieu a été bon de me rendre à eux ! qu'il est bon de me les conserver

encore ! Voilà quatre ans que je jouis de ce bonheur ; vraiment je ne crois pas qu'il y ait de mortel plus heureux que moi ! Ah ! pourtant je le serais bien plus si tous mes compagnons de fers étaient en liberté. Il y en a encore neuf au Spielberg : que Dieu leur fasse miséricorde ! Vous qui êtes si bonne, veuillez aussi prier pour eux ! »

Tous les ans, il célébrait la fête de Saint-Pierre *ès-liens*, en recevant la divine Eucharistie ; il en usait ainsi pour solenniser sa délivrance de la prison. De nouvelles pertes d'amis et de parents bien chers vinrent navrer son âme, et les pieux sentiments de son cœur résigné s'exhalaient ainsi dans une correspondance intime.

A. M. LE COMTE DE B.

Turin, 12 mars 1840.

« Monsieur et très-cher ami,

» Votre souvenir n'a jamais cessé de m'être cher : jugez avec quelle émotion j'ai reçu votre lettre, avec quelles larmes j'ai lu votre notice sur ce fils si bon et si saint, dont le Seigneur a voulu de vous le

sacrifice. Que de malheurs vous avez essuyés ! Je vous remercie de m'avoir fait part de ce qui s'est passé dans votre vie, si remplie de douleurs et de bénédictions. Vos trésors sont deux enfants au ciel, et d'autres charmants enfants sur la terre, leur digne et excellente mère, une tante qui est un ange pour vous, tous objets de tendresse qui vous appartiennent. Mais ces richesses de l'âme sont les seules qui vous restent ; hors de là vous n'avez eu, vous n'avez que des croix. Je prends la plus vive part à vos peines, et je prie Dieu de tout mon cœur de vous les adoucir en rendant la santé à Mme de B..., à qui je présente ici mon respectueux hommage. Je prie aussi Dieu de soutenir votre santé, de l'améliorer, de faire prospérer messieurs vos fils, de bénir toute votre famille, et cette si bonne, si excellente Mme de V..., qui vous aime comme une mère. Veuillez me mettre à ses pieds et lui dire que je me recommande à ses saintes prières ; je n'oublierai ni elle ni aucun de vous dans les miennes.

» Dieu aussi m'a visité par de longues douleurs ; aimons et bénissons sa volonté adorable ! Nous lui sommes redevables de tant de graces ; et quoique nous n'aimions pas les croix, car nous sommes faibles, ce Père miséricordieux ne nous les envoie que parce qu'il nous aime. Tantôt il conserve, il

épure par ce moyen la vertu la plus constante ; tantôt il triomphe par là de la légèreté et de l'ingratitude des âmes les plus coupables. J'étais dans cette malheureuse catégorie. Ma jeunesse n'avait été que délire, orgueil, vaine philosophie, fluctuation d'une doctrine à l'autre, confiance dans ma misérable intelligence. Dans cette folle activité de mes pensées mondaines, le temps me manquait pour réfléchir et pour sentir Dieu. Il me fallait des jours de prison, dix années de tombeau... Dans cet affreux repos, j'eus le temps de démêler la vérité, d'aimer sa bonté divine. Je ne saurais assez louer le Seigneur : sa colère apparente n'était qu'amour.... Il m'accorda ensuite la grace de revoir mon pays et mes bien-aimés parents. Je possédai encore six ans ma mère, sept ans mon père. Ces âmes saintes m'ont béni en mourant. Mon plus vif désir est de les rejoindre, car je suis fatigué de la terre et bien souffrant. Quoique j'aie cinquante et un ans, qui me pèsent comme un siècle, j'ai encore le même cœur, qui était si touché de la bonté caractéristique de la maison de B.... Je me vois encore à la Croix-Rousse, dans ces années déjà si éloignées où nos imaginations riantes savaient si peu ce que sont les grandes tribulations de la vie. Nous reverrons-nous au ciel ? Le plus grand nombre de nos compagnons

de pélerinage ont déjà été jugés pour toujours ! Il y en a quelques-uns dont le salut est pour nous plus que de l'espérance. Votre enfant est de ceux que Dieu a certainement couronnés. Pleurons-le, mais saintement, remerciant Dieu des vertus qu'il lui a données pour son bonheur. Je vous rends graces de la notice que vous m'avez envoyée ; je la conserve précieusement. Elle peint bien cet ange si digne d'être regretté, mais si digne aussi d'un monde meilleur que le nôtre. Il attirera, n'en doutez pas, des bénédictions sur chacun de vous. Prions pour lui, puisqu'il le faut ; mais vous avez tout sujet de croire qu'il vous protège déjà dans le séjour des élus. Oh ! que je voudrais vous consoler ! Hélas ! les paroles de l'homme sont impuissantes, stériles. Il n'y a que Jésus-Christ, le Dieu de toute consolation, qui puisse nous soutenir, nous fortifier par les prodiges de sa charité divine. Recourons à lui. Aimons et supplions sa sainte Mère de nous apprendre à l'aimer.

» Adieu, monsieur ; adieu, cher ami, puisque vous m'honorez de ce nom. Tâchons mutuellement de nous aider par nos prières. Je vous embrasse ainsi que vos chers enfants. Merci encore, merci mille fois, de ce que vous m'honorez de votre souvenir presque fraternel.

» Je suis et serai toujours votre dévoué serviteur et ami,

» SILVIO PELLICO. »

AU MÊME.

Turin, 5 mai 1840.

« Monsieur le comte et bien cher ami,

» Ce digne et cher M. de B... était si bon pour tout le monde, si bon pour moi ! Je joins de tout mon cœur mes prières aux vôtres; chaque jour, au pied de l'autel, je me souviendrai de son âme, des âmes de ceux qui vous ont appartenu. Je vous remercie de vos prières pour mon pauvre père... Sanctionnons notre sainte amitié... je voulais écrire *ancienne*, et ma plume a écrit sainte; pourquoi ne le serait-elle pas ? Sanctionnons notre amitié en demandant réciproquement à Dieu sa grace entière pour ceux de nos parents ou amis qui seraient encore en purgatoire. Souvenons-nous-en à la messe, au *Memento* des morts. — Monsieur votre oncle était arrivé à un grand âge. Il me semble que nous étions hier à ses côtés, et plus de trente années se

sont écoulées. — Quelque usées que soient les réflexions sur la rapidité du temps, c'est une pensée qui me frappe toujours davantage. Elle n'est pas sans tristesse, mais j'y trouve des consolations, j'y trouve Dieu. La vie est bonne, puisqu'elle nous vient de lui, puisque nous y apprenons à l'adorer. Bénissons-la, aimons-la ; mais bénissons, aimons aussi cette douce éternité qui vient si vite mettre un terme à nos épreuves, à nos déchirantes douleurs.

» Ce n'est pas que je ne craigne l'enfer ; je le crains, et cependant, grace à Dieu, l'espérance est plus forte, beaucoup plus forte. J'ose vous l'avouer, mon ami, que le sort de ceux qui meurent en bons catholiques a pour moi un charme qui adoucit singulièrement la tristesse que j'en ressens. J'aime alors à penser que les années sont rapides, que mon jour approche; je désire ce dénouement sublime, éternel, divin. Ah ! priez Dieu qu'il n'y ait pas présomption de ma part, qu'il n'y ait pas non plus lassitude pusillanime de la vie, désir de ne pas boire si longuement ce calice. Que la volonté de notre Père s'y accomplisse, et non la nôtre ! — Je n'ai pas encore vu les lignes de M. de C... dont vous me parlez. Son indulgence à mon égard est excessive ; je lui en sais gré; je lui dois la bonne lettre

que vous m'avez écrite et qui m'a fait tant de bien ; car il y a assurément quelque chose de fraternel entre ces deux amis de la *Croix-Rousse*, appelés à se rencontrer pour s'aimer, appelés à tant souffrir, à se plaindre mutuellement, à se chercher de nouveau, à échanger le nom de frère, à s'appuyer sur les prières l'un de l'autre.

» Tout ce que vous me dites m'est cher ; je vous en remercie. Que j'aime cette vénération filiale que vous portez à cette bonne Mme de V... que je révère aussi ! Mettez-moi à ses pieds à côté de vous. Demandez à son âme de mère quelques prières, quelques bénédictions aussi pour moi. Je prie le Seigneur de vous la conserver et de la combler de graces, ainsi que tout ce qui l'entoure.

» Mes humbles hommages à Mme de B... J'embrasse vos cinq enfants et leur père. Puissiez-vous tous avoir des jours plus heureux ; je le souhaite de tout mon cœur. — Adieu, visitons-nous souvent en Jésus-Christ.

» Je suis bien sincèrement votre ancien serviteur et ami,

» SILVIO PELLICO. »

sainte; elle passe sa vie à servir Dieu, à fonder des établissements, à les vivifier par son zèle, à exercer la charité de mille façons. Pourquoi Dieu m'aurait-il mis dans cette atmosphère de vertus, si ce n'est pour m'attirer à lui? C'est là une de mes grandes raisons pour beaucoup espérer. Adieu, mon ancien ami; je vous prie de présenter mes hommages à Mme de B..., à Mme de V..., que j'oserai aussi appeler mon ancienne amie. Je n'ai pas l'honneur de connaître Mme la comtesse de V..., votre nièce; je lui suis infiniment reconnaissant d'avoir aussi prié pour moi; veuillez aussi me mettre à ses pieds. J'embrasse vos deux enfants, et je vous embrasse. Pourquoi M. de R..., qui visite les Allemands et les Belges, ne viendrait-il pas un jour voir les Italiens? Que je le verrais volontiers! Si j'avais plus de santé, un des pélerinages que je ferais encore, serait d'aller jusqu'à Lyon. Vous y viendriez voir Mme de R.... N'est-ce pas un beau rêve? mais c'est un rêve. Je ne puis plus voyager, tout réveille facilement mes souffrances, le repos m'est devenu nécessaire. Adieu encore, je finis par ces mots, que j'appris d'une âme sainte : *Aimons Dieu, aimons-nous.*

» SILVIO PELLICO. »

On voit par cette dernière lettre que Silvio, brisé par de si longues souffrances, ayant renoncé au monde, aux lettres, à la gloire, n'ayant plus d'autre désir que de vivre en paix dans le service de Dieu, avait tout à fait renoncé aux carrières publiques, et qu'il avait accepté la généreuse hospitalité qui lui fut offerte par une dame des plus distinguées de Turin, qui ajoutait à l'illustration de son nom la sainteté des bonnes œuvres. C'est chez elle que Pellico vécut modestement, saintement, dans l'oubli du monde et dans la préparation à la mort. Il était comblé de soins, environné d'affection; il donnait à la littérature les quelques heures de répit que lui laissaient ses continuelles souffrances; et ce fut dans ce doux repos, précurseur de l'éternelle paix, qu'il composa ses *Prisons*, son écrit sur les *Devoirs de l'homme*, ses *Chants historiques* et ses *Poésies catholiques*. « Il faisait des vers pour prier, écrivait un de ses amis, et ainsi naissaient tantôt une ode, tantôt une élégie, dans laquelle il répand son cœur devant Dieu. Sa conversation, dit un autre ami, était grave et douce; il souriait facilement. Il aimait la gaieté autour de lui, caressait les enfants et s'entretenait volontiers avec eux. Il était pieux, indulgent pour tout le monde, et ne proférait jamais une plainte,

sainte ; elle passe sa vie à servir Dieu, à fonder des établissements, à les vivifier par son zèle, à exercer la charité de mille façons. Pourquoi Dieu m'aurait-il mis dans cette atmosphère de vertus, si ce n'est pour m'attirer à lui ? C'est là une de mes grandes raisons pour beaucoup espérer. Adieu, mon ancien ami ; je vous prie de présenter mes hommages à Mme de B..., à Mme de V..., que j'oserai aussi appeler mon ancienne amie. Je n'ai pas l'honneur de connaître Mme la comtesse de V..., votre nièce ; je lui suis infiniment reconnaissant d'avoir aussi prié pour moi ; veuillez aussi me mettre à ses pieds. J'embrasse vos deux enfants, et je vous embrasse. Pourquoi M. de R..., qui visite les Allemands et les Belges, ne viendrait-il pas un jour voir les Italiens ? Que je le verrais volontiers ! Si j'avais plus de santé, un des pélerinages que je ferais encore, serait d'aller jusqu'à Lyon. Vous y viendriez voir Mme de R.... N'est-ce pas un beau rêve ? mais c'est un rêve. Je ne puis plus voyager, tout réveille facilement mes souffrances, le repos m'est devenu nécessaire. Adieu encore, je finis par ces mots, que j'appris d'une âme sainte : *Aimons Dieu, aimons-nous.*

» SILVIO PELLICO. »

On voit par cette dernière lettre que Silvio, brisé par de si longues souffrances, ayant renoncé au monde, aux lettres, à la gloire, n'ayant plus d'autre désir que de vivre en paix dans le service de Dieu, avait tout à fait renoncé aux carrières publiques, et qu'il avait accepté la généreuse hospitalité qui lui fut offerte par une dame des plus distinguées de Turin, qui ajoutait à l'illustration de son nom la sainteté des bonnes œuvres. C'est chez elle que Pellico vécut modestement, saintement, dans l'oubli du monde et dans la préparation à la mort. Il était comblé de soins, environné d'affection; il donnait à la littérature les quelques heures de répit que lui laissaient ses continuelles souffrances; et ce fut dans ce doux repos, précurseur de l'éternelle paix, qu'il composa ses *Prisons*, son écrit sur les *Devoirs de l'homme*, ses *Chants historiques* et ses *Poésies catholiques*. « Il faisait des vers pour prier, écrivait un de ses amis, et ainsi naissaient tantôt une ode, tantôt une élégie, dans laquelle il répand son cœur devant Dieu. Sa conversation, dit un autre ami, était grave et douce; il souriait facilement. Il aimait la gaieté autour de lui, caressait les enfants et s'entretenait volontiers avec eux. Il était pieux, indulgent pour tout le monde, et ne proférait jamais une plainte,

ni sur ses maux passés, ni sur ceux qu'il éprouvait encore.

» On le rencontrait souvent dans les rues de Turin; il marchait seul, le regard tourné vers le ciel; il semblait ne plus appartenir à la terre, et son front était entouré de l'auréole qui rayonnait de sa belle âme.

» On lui écrit, on vient le voir, écrivait Mme la marquise de Barolo, chez laquelle il demeurait, on le loue, tout cela glisse. Il n'y a plus pour lui que la pensée de Dieu et de l'éternité; et cette pensée lui donne la patience d'être le professeur de nos petites sœurs de Sainte-Anne, à qui il enseigna la grammaire française et italienne. Il compose pour les élèves des pièces sacrées, des cantiques pieux dont quelques-uns sont charmants. Il va beaucoup à l'église, peu dans le monde. Autant que sa faible poitrine le lui permet, il me fait un peu de lecture, et il me paraît content de sa modeste existence, quoique la perte de plusieurs personnes de sa famille ait laissé de profondes traces dans son cœur. Il lui reste un frère jésuite et une sœur non mariée, qui sont deux saintes personnes. »

C'est dans cette demeure hospitalière, environné d'amis, qui étaient aussi les amis de Dieu, que

Silvio attendit la mort, et qu'il se prépara à aller jouir du ciel, par une piété toujours croissante, une prière presque continuelle et une application de plus en plus forte aux choses divines.

ni sur ses maux passés, ni sur ceux qu'il éprouvait encore.

» On le rencontrait souvent dans les rues de Turin; il marchait seul, le regard tourné vers le ciel; il semblait ne plus appartenir à la terre, et son front était entouré de l'auréole qui rayonnait de sa belle âme.

» On lui écrit, on vient le voir, écrivait Mme la marquise de Barolo, chez laquelle il demeurait, on le loue, tout cela glisse. Il n'y a plus pour lui que la pensée de Dieu et de l'éternité; et cette pensée lui donne la patience d'être le professeur de nos petites sœurs de Sainte-Anne, à qui il enseigna la grammaire française et italienne. Il compose pour les élèves des pièces sacrées, des cantiques pieux dont quelques-uns sont charmants. Il va beaucoup à l'église, peu dans le monde. Autant que sa faible poitrine le lui permet, il me fait un peu de lecture, et il me paraît content de sa modeste existence, quoique la perte de plusieurs personnes de sa famille ait laissé de profondes traces dans son cœur. Il lui reste un frère jésuite et une sœur non mariée, qui sont deux saintes personnes. »

C'est dans cette demeure hospitalière, environné d'amis, qui étaient aussi les amis de Dieu, que

Silvio attendit la mort, et qu'il se prépara à aller jouir du ciel, par une piété toujours croissante, une prière presque continuelle et une application de plus en plus forte aux choses divines.

IX

Œuvres de Silvio Pellico.

> Faites bien ce que vous faites; travaillez fidèlement à ma vigne, et je serai moi-même votre récompense. Ecrivez, lisez, chantez, gémissez, gardez le silence, priez, souffrez courageusement les adversités; la vie éternelle mérite bien tout cela.
>
> IMIT. liv. III.

Silvio Pellico a beaucoup écrit. Il a composé douze tragédies, deux ou trois volumes de poésies, une traduction du *Manfred* de Byron; mais le livre qui transmettra son nom à la postérité, comme un des noms qui font honneur à la nature humaine épurée par la foi, c'est l'écrit inspiré par ses souffrances, les immortelles *Prisons*. Le tableau du progrès moral opéré dans un cœur noble, sous la

double influence de la douleur et de la religion, n'a jamais été tracé avec plus de naïveté et de force. Là se trouve l'attrait supérieur au livre de Silvio; on assiste à la transformation qui s'opère en lui, on la sent grandir de page en page, d'heure en heure. Dès le lendemain de son arrestation, il est plus doux et plus bienveillant, et à ce signe on reconnaît l'âme naturellement honnête et bonne. Là où les méchants deviennent méchants, les bons deviennent meilleurs, et c'est une remarque très-judicieuse que celle du geôlier Tirola, rapportée par Silvio : « Monsieur est maintenant tout autre, et je m'en réjouis. C'est une preuve, pardon de l'expression, que monsieur n'est pas un malfaiteur (je suis vieux dans le métier et mes observations ont bien leur poids) : les malfaiteurs sont plus furieux le second jour de leur arrestation que le premier. »

Tirola avait raison, et chaque jour Silvio devient plus sévère pour lui-même et plus indulgent pour autrui. Les lumières divines, qu'il a cherchées avec sincérité, éclairent son esprit pendant que la grace pénètre dans son âme. Il veut vivre pour Dieu, il acquiert le sentiment de sa présence, et la méditation des livres saints le porte à le rendre de plus en plus conforme au divin modèle

de la patience et de la charité, à devenir parfait comme le Père céleste est parfait. Juge rigoureux pour lui-même, il scrute les mouvements de sa conscience; il examine, il pèse ses pensées et ses sentiments ainsi qu'aurait pu le faire le témoin le plus vigilant. Son âme s'inonde peu à peu de mansuétude et de sérénité. Il décrit sans un murmure, sans un soupir, sans une accusation, les souffrances qu'il endure, et il ne trouve d'expressions fortes et chaleureuses que lorsqu'il parle de ses amis et de son Dieu. Jamais livre ne réalisa mieux ce que promettait sa préface :

» J'ai voulu, dit Silvio, contribuer à fortifier le courage de quelques malheureux, par le tableau des maux que j'ai soufferts et par celui des consolations que j'ai reçues au sein même des plus grandes infortunes. J'ai voulu attester qu'au milieu de mes longs tourments je n'ai point trouvé la société humaine aussi injuste, aussi peu digne d'indulgence, aussi dénuée de belles âmes qu'on a l'habitude de la représenter. J'ai voulu disposer les nobles cœurs à aimer beaucoup, à ne haïr aucun homme, à ne vouer de haines irréconciliables qu'à la vile duplicité, à la lâcheté, à la perfidie et à toute dégradation morale. J'ai voulu enfin redire une vérité bien connue, mais trop souvent oubliée :

c'est que la religion et la philosophie commandent l'une et l'autre une volonté ferme et du calme dans le jugement, et que sans ces conditions réunies, il ne saurait exister ni justice, ni dignité, ni principes assurés. »

Ce livre se répandit bientôt par toute l'Europe, et fit plus de bruit qu'aurait pu le faire le pamphlet le plus amer, le plaidoyer le plus pathétique, la dénonciation la plus véhémente. Cette douce plainte retentit dans tous les cœurs : les malheureux furent fortifiés en lisant cet écrit d'un homme qui avait subi toutes les rigueurs du sort, qui les avait endurées avec tant de patience, et qui en parlait sans la moindre amertume ; les chrétiens furent réjouis, car ils reconnaissaient là l'influence de leur divin Maître ; l'impie lui-même se demanda, après avoir lu les *Prisons*, où était le secret de tant de calme et de résignation ; et ceux qui ont eu le bonheur de connaître Silvio, ont trouvé dans sa vie, *toute cachée en Jésus-Christ*, l'explication de son livre.

Aux *Prisons* succéda l'ouvrage intitulé *des Devoirs des hommes*. C'est l'écrit d'un sage et le fruit de ses longues méditations. L'auteur, après avoir démontré la vérité de la religion et la nécessité d'une règle, parcourt les différentes catégories des

devoirs imposés à l'homme : devoirs envers Dieu, envers la patrie, envers la famille, envers soi-même. Tous ses avis, puisés aux plus pures sources du christianisme, sont excellents, et la forme didactique en est souvent heureuse.

Les deux extraits suivants, sur l'amour de la patrie et sur l'amitié, peuvent donner une juste idée de cet ouvrage, en même temps que des sentiments vrais de Silvio.

De l'amour de la patrie.

» Pour aimer la patrie d'un amour véritablement élevé, nous devons commencer par lui donner en nous-mêmes des citoyens dont elle n'ait pas à rougir, dont elle puisse au contraire s'honorer. Se rire de la religion et des bonnes mœurs, et aimer dignement la patrie, sont choses incompatibles, comme il y a incompatibilité entre aimer dignement une femme estimable, et se croire exempt du devoir de lui être fidèle.

» Si un homme insulte aux autels, à la pureté conjugale, à la décence, à la probité, et s'écrie — « Patrie ! patrie ! » ne le croyez pas. C'est un hypocrite de patriotisme, c'est un mauvais citoyen.

» Il n'y a de vrai patriote que l'homme ver-

tueux, l'homme qui comprend et qui aime tous ses devoirs, et qui s'applique avec zèle à les accomplir.

» Ce n'est pas lui qu'on pourra confondre avec le flatteur des puissants, ni avec le critique haineux de toute autorité : la servilité et l'arrogance sont également des excès.

» S'il a reçu du gouvernement des emplois militaires ou civils, son but n'est pas sa fortune propre, mais l'honneur et la prospérité du prince et du peuple.

» S'il est simple citoyen, l'honneur et la prospérité du prince et du peuple sont encore son plus vif désir ; il ne fait rien qui s'y oppose, il fait tout ce qu'il peut pour y contribuer.

» Il sait que dans toutes les sociétés il existe des abus ; il désire qu'on les corrige ; mais il réprouve avec horreur cette rage qui veut les réformer par la spoliation et les vengeances sanglantes ; car, de tous les abus, ceux-là sont les plus terribles et les plus funestes.

» Il n'appelle, il ne soulève point les discordes civiles ; il se fait autant qu'il le peut, par son exemple et ses paroles, le modérateur des exagérées, le conseiller de l'indulgence et de la paix. Il ne cesse d'être un agneau, jusqu'à ce que la patrie en

péril ait besoin d'être défendue. Alors il devient lion ; il combat pour vaincre ou pour mourir. »

De l'amitié.

« Nous devons de la bienveillance à tous les hommes, mais cette bienveillance ne doit aller jusqu'à l'amtié que pour ceux qui ont des droits à notre estime. L'amitié est un lien fraternel, et dans son sens le plus élevé, elle est le plus bel idéal de la fraternité. C'est un accord suprême de deux ou trois âmes, jamais d'un bien grand nombre, qui se sont devenues nécessaires l'une à l'autre ; qui ont trouvé l'une dans l'autre une parfaite disposition à s'entendre, à s'entr'aider, à s'interpréter noblement, à s'encourager au bien.

» De toutes les sociétés, dit Cicéron, aucune n'est plus noble, aucune n'est plus stable que l'union qui se forme entre des gens de bien que rapprochent les mêmes goûts.

» Ne déshonorez pas le nom sacré d'ami en le donnant à celui qui n'a que peu ou point de vertu.

» Celui qui hait la religion, celui qui n'a pas grandement soin de sa dignité d'homme, celui qui ne sent pas qu'il doit honorer sa patrie par son intelligence et sa moralité, celui qui se montre

fils peu respectueux et frère malveillant, fût-il le plus séduisant des hommes par le charme de son extérieur et de ses manières, par l'éloquence de sa parole, par l'étendue de ses connaissances, et même par une sorte d'entraînement généreux à des actions louables, celui-là n'a rien qui vous doive engager à faire de lui votre ami. Vous témoignât-il la plus vive affection, ne lui accordez pas votre amitié; l'homme vertueux possède seul les qualités qui conviennent à un ami.

» Avant de reconnaître un homme pour vertueux, l'idée seule qu'il pourrait ne pas l'être doit vous maintenir à son égard dans les bornes d'une politesse générale. Le don du cœur est chose trop grave : il y a imprudence coupable, il y a absence de dignité à se hâter de le jeter au premier venu. Quiconque se lie avec des compagnons pervers se pervertit lui-même, ou du moins fait honteusement rejaillir sur lui une part de leur infamie.

» Mais heureux l'homme qui trouve un ami digne de lui! Abandonné à sa propre force, souvent sa vertu languissait : l'exemple et les encouragements d'un ami doublent l'énergie de son âme. D'abord il s'effrayait peut-être, se voyant enclin à beaucoup de défauts, et n'ayant pas encore toute la mesure de sa force : l'estime de celui qu'il aime

le relève à ses propres yeux. Il rougit encore en secret de ne pas posséder tout le mérite que lui suppose l'indigence d'un autre, mais son courage s'accroît et l'aide à se corriger. Il se réjouit de ce que ses bonnes qualités n'ont pas échappé à son ami; il lui en est reconnaissant; il brûle d'en acquérir d'autres, et, grace à l'amitié, on voit quelquefois s'avancer rapidement vers la perfection un homme qui en était loin, qui en serait demeuré loin.

» Ne faites pas tant d'efforts pour trouver des amis. Il vaut mieux n'en posséder aucun, que d'avoir à se repentir d'un choix trop précipité. Mais cet ami, si vous le rencontrez, honorez-le d'une haute amitié.

» Ce noble sentiment a été sanctionné par tous les philosophes; il l'a été par la religion elle-même.

» Nous en trouvons de beaux exemples dans l'Ecriture : — « L'âme de Jonathas s'attacha à l'âme de David..... Jonathas l'aima comme son âme.... » Mais qui plus est, l'amitié fut consacrée par le Rédempteur lui-même! Il appuya sur son sein la tête de Jean qui dormait, et du haut de la croix, avant d'expirer, il prononça ces divines paroles, toutes d'amour filial et d'amitié : —

« Mère, voici votre fils ! Disciple, voilà ta mère ! »

» Je crois que l'amitié (je parle ici d'une amitié haute, la véritable amitié, celle qui se fonde sur une grande estime) est presque nécessaire à l'homme pour le défendre des vils penchants. Elle donne à l'âme je ne sais quel élan poétique, fort, sublime, sans lequel il lui serait difficile de s'élever au-dessus de cette ornière fangeuse de l'égoïsme.

» Mais cette amitié une fois conçue et promise, il faut vous en graver les devoirs dans le cœur. Le nombre de ces devoirs est si grand ! Il ne s'agit de rien moins que de passer toute votre vie à vous rendre digne de votre ami.

» Quelques-uns conseillent d'éviter l'amitié, parce qu'à leur sens elle s'empare trop exclusivement de l'âme, donne trop de distraction à l'esprit, est une source de jalousies; mais je suis, moi, de l'avis d'un excellent philosophe, de saint François de Sales, qui, dans sa *Philothée*, appelle cela « un mauvais conseil. »

» Il avoue qu'il peut y avoir de la prudence à interdire dans les cloîtres les affections particulières; — « mais dans le monde, dit-il, il est nécessaire que ceux-là s'unissent, qui veulent combattre sous la bannière de la vertu, sous la bannière de la croix.... Les hommes qui vivent dans le

siècle, où ils ont à franchir tant de pas difficiles pour aller à Dieu, ressemblent à ces voyageurs qui, dans les sentiers rudes ou glissants, s'attachent les uns aux autres pour se soutenir, pour cheminer plus sûrement.

» Au fait, les méchants se donnent la main pour faire le mal ; pourquoi les bons ne se donneraient-ils pas aussi la main pour faire le bien ? »

Silvio a laissé aussi des poésies qu'il a intitulées *Poésies inédites*, où l'on retrouve sa grace et sa sensibilité ordinaires. Elles sont inspirées ou par des souvenirs de sa propre vie ou par des pensées religieuses.

« Il y procède avec simplicité et par développement élégiaque plutôt que par élan lyrique. On dirait que la résignation qui est dans son âme, en se communiquant à ses vers, ait substitué des beautés suaves à des beautés imprévues et hardies qu'on ne peut guère attendre que d'une inspiration passionnée ; la parole harmonieuse et limpide suit sans effort le mouvement de la pensée. Toutefois cette modération de la pensée et du langage n'exclut pas le tour ingénieux et parfois une certaine majesté d'allure [1]. »

Ajoutons aux extraits que nous en avons mis sous

[1] M. Antoine de Latour.

les yeux du lecteur quelques strophes de son chant sur les processions.

« Qu'il est beau l'aspect d'une église, lorsque les hymnes, l'encens et les flambeaux qui brillent, nous révèlent la majesté de Dieu ! — lorsque les murailles sacrées voilent au mortel le reste de la nature, et que tout ce qui frappe les yeux lui dit : « Adore ! voici l'Eternel ! »

» Mais quand on voit aux mains d'un homme faible le Tout-Puissant qui laisse son temple pour marcher dans les sentiers que nous foulons tous, — il nous semble qu'il est plus notre frère, et que son sourire est plus doux ; nous sentons à le prier une impulsion nouvelle et une plus grande espérance.

» C'est le Roi qui veut se donner à tous, qui sort pacifiquement de son palais, qui se promène au milieu de son peuple chéri, auquel il adresse des paroles d'amour ; — c'est le père qui visite sa famille, qui s'approche du cœur de tous ses fils, qui leur dit combien il aime à les chercher et à vivre avec eux.

» Oh ! comme tu es ingénieuse à multiplier tes bienfaits, aimable et sublime Religion, qui sais si divinement exprimer ta tendresse à tes amis sincères ! O toi, qui forces tes ennemis à t'admirer !

Religion de l'inscrutable Vérité, tu es belle dans tes mystères et dans la grandeur de tes pompes !

» Innombrables sont les pieux moyens que tu mets en usage pour rappeler aux hommes le Seigneur, pour offrir le Seigneur lui-même à la vue des peuples et à leur amour ! Ce n'est pas assez pour toi d'élever sur l'autel la divine Hostie au milieu des prières et des louanges ; tu la fais encore sortir du temple pour l'élever dans de pieuses fêtes, sur les places publiques. »

Puis il peint une procession de la Fête-Dieu dont il avait été témoin dans la ville de Lyon, et qui, en lui rappelant de touchants souvenirs, lui fait faire, suivant sa coutume, un retour sur lui-même.

« Le canon se fait entendre, c'est un signal ; tout se tait : en ce moment l'auguste assemblée sortait du temple. Oh ! comme on voyait la joie, l'admiration, le respect et la sainte terreur de toute cette multitude ! Sur la place, toutes les têtes se levaient ; on était impatient de contempler cette sublime apparition du Roi de l'univers dans les misérables chemins qui bordent les maisons des hommes !

» Le frémissement de la multitude recommençait à s'élever peu à peu de toutes parts, lorsque

l'on vit briller à l'entrée de la rue la première croix et la pieuse troupe qui la suivait en chantant: alors il se fit un nouveau silence. Après la première croix et ceux qui marchaient sous elle, venaient d'autres croix, et de nouvelles lignes, et des bannières déployées, et sous leurs différents costumes les groupes des officiers civils, et des ministres du Seigneur. Qui n'eût été attendri à la vue de cette ineffable et mystique harmonie de tant d'objets divers, alors que tant de bouches et tant de cœurs chantaient l'hymne religieuse, et que des milliers de flambeaux étincelants symbolisaient la résurrection de l'amour ?

» Qu'il était beau de voir, ici, sur des joues vieillies, tomber des larmes de bonheur ! là, sur celles de douces jeunes filles et de leurs mères couler des pleurs brûlants de charité et d'allégresse ! ailleurs, une femme émue élever son petit enfant sur la foule, lui montrer la majesté du culte, lui apprendre à porter sa petite main à son front et sur sa poitrine et sur ses épaules, et à balbutier les trois mots divins, le salut et la gloire des catholiques !

» Quand se furent écoulés les flots abondants qui annonçaient le Très-Haut, un nuage de parfums s'éleva, une belle troupe d'anges balançait

des encensoirs, ou jetait des fleurs dans l'air embaumé; puis apparut — ô prodige d'amour! — Celui qui créa la terre, qui créa les cieux, qui créa l'homme, qui s'unit à lui, qui partagea les douleurs de l'homme, le consola et fut son Sauveur!

» A cette vue la foule tombait à genoux pour adorer son Dieu; et j'entendis les soupirs des cœurs qui disaient : « Seigneur, aie pitié de moi! je t'ai beaucoup offensé, purifie mes désirs! »

» Il y avait dans les flots de la multitude prosternée un pauvre jeune homme qui n'avait pas été impie, qui toujours avait gardé dans son âme pour Dieu une étincelle d'amour, mais que l'orgueilleux démon du doute avait souvent obsédé. Le doute était, j'en suis sûr, un fléau que Dieu permettait, parce que l'humilité n'était pas dans le cœur de ce jeune homme; parce qu'il se croyait d'une nature sublime, capable de conquérir toute science et de s'élever au-dessus du vulgaire. Chaque jour, il passait de longues heures dans la solitude avec des livres excellents ou très-mauvais, cherchant la vérité — qu'il oubliait de demander au Ciel. Mais dans ce grand jour de fête divine, au moment où des milliers d'hommes se prosternèrent, il se prosterna lui aussi. Ce jeune homme, tout-à-l'heure

plongé dans les ténèbres, aperçut une lumière nouvelle, humilia la fierté de son intelligence avec joie, et fut, pendant plusieurs jours, pur, sans orgueil et plein de courage [1]. »

Les deux pièces suivantes, qui retracent les sentiments intimes de l'illustre poète, achèveront de le faire mieux connaître et mieux aimer.

Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux ! PS. 33.

« Où est ma jeunesse ? que sont devenues les ardentes et bienheureuses années passées aux bords du Rhône ! et le retour dans mon doux pays, et mon séjour dans la joyeuse Insubrie, et les poètes illustres qui dans Milan me couronnèrent, et les glorieux applaudissements du théâtre, et mes dix ans de captivité !

» Je sortais des cachots, malade, pleurant mon bon Frédéric [2] et d'autres amis qui ne pouvaient encore briser leurs chaînes et retourner dans leurs familles, objets de leurs désirs. J'étais heureux de revoir l'Italie, et d'adoucir l'amertume de mes jours dans les bras des chers et sacrés vieillards

[1] Extraits des poésies inédites de Silvio Pellico, traduites sous le titre de *Poésies catholiques*, par C. Rossignol.

[2] Le comte Frédéric Confaloniera.

qui avaient si longtemps pour moi vécu dans l'affliction.

» Et depuis, cinq années ont passé. Et j'ai entendu les nouveaux applaudissements de ma patrie et la fureur des nouveaux Aristarques; la foi continue ses triomphes, une génération nouvelle grandit autour de moi; la mort a frappé de nouvelles victimes. « Le monde est donc une vanité, me suis-je dit, je veux m'en séparer, » et je l'aime encore !

» Je l'aime, parce que j'y ai trouvé des âmes fraternelles, qui se sont amoureusement attachées à la mienne, qui partagent mes joies et pleurent sincèrement avec moi. J'y ai des amitiés qui seront éternelles, bien que formées dans ces ombres fugitives, bien que liées dans un monde où tout noble cœur a le temps à peine de s'ouvrir à la vertu, de briller et de mourir.

» Dois-je, puis-je jamais arracher de ma mémoire tant de choses aimées? moi dont les destinées ont été comblées de tant de joies et de tant de tristesse! moi sur qui les souvenirs d'amour ont tant de puissance! moi qui sens quelquefois battre mon cœur à la vue d'un objet léger et sans vie!

» Rendu à mes foyers, après avoir été enseveli

tout vivant pendant des nuits si sombres, j'allai me jeter dans les bras des bons amis que le malheur ne m'avait pas enlevés; je rendis à ceux qui n'étaient plus un culte de prières et de larmes; et je revis encore les pages chéries qui m'avaient fait passer de si douces veillées.

» Souvent ma main se porte en tremblant sur des livres poudreux; je les ouvre, et je crois être encore dans les jours de ma studieuse jeunesse, et des larmes me viennent aux yeux. Je trouve les marques que je fis dans les passages où je m'arrêtais pour méditer, où je faisais, sur les hautes pensées d'un auteur aimé, des commentaires de vérité et d'erreur.

» Cependant ce n'est plus avec le même esprit que je vous revois, livres que j'aimais tant dans ma jeunesse! Je suis poète aussi, moi; mais je n'ai plus le désir idolâtrique de me prosterner devant des Homères. Si je soupire encore en feuilletant leurs œuvres, ce n'est plus l'effet de leurs grandes et magiques pensées; plus d'un livre m'est cher; mais il est rare qu'en lui je cherche lui-même, c'est moi que je cherche.

» L'amour, la passion de l'étude, celle d'élever mon nom au-dessus de la foule, m'ont ôté longtemps le sommeil et la paix, et je ne sais pas si

je suis aujourd'hui corrigé. O toi qui vois seul les secrets replis de mon cœur, grand Dieu ! aie pitié d'une âme qui toujours a tant aimé et n'a pas élevé à toi son amour!

» Tant de choses se sont évaporées devant moi, et chaque jour j'en vois tant s'en aller en fumée ! Que le tardif rayon d'expérience qui m'éclaire aujourd'hui me donne plus de force pour élever mon désir vers ton immortelle beauté ! puissé-je ne rien désirer des hommes, si ce n'est qu'ils te connaissent et te chérissent, ô mon Dieu !

» Ta loi n'est pas une sauvage rigueur ; elle ne repousse que les passions idolâtriques. Loin qu'une âme aimante te déplaise, tu ne viens plus visiter celle qui est glacée ; tu veux que je vole avec ardeur au secours de mes frères comme tu viens à mon secours ; tu veux que je sente le beau profondément ; tu veux que j'applaudisse à ta justice.

» Tu ne donnes pas à tes fils la parole et l'intelligence pour qu'ils les ensevelissent ; tu ne maudis pas la science de l'école qui borne ses investigations aux vérités non sacrées qui se cachent dans l'ombre ; tu ne hais que ces impies scrutateurs dont l'audace se tourne contre toi ; tu appelles heureux celui qui ne sait pas le mal; mais celui

qui le voit sans être coupable, tu le bénis encore.

» O toi qui es tout amour ! imprime dans l'homme les saintes traces de ta nature. Tu es le principe excitateur, la lumière inextinguible de tout désir sublime ; tu jouis alors que mon cœur s'enflamme pour ceux de tes adorateurs qui sont les premiers dans la vertu ; tu jouis si parmi eux j'en choisis quelques-uns, et si, dans la sainteté de leurs œuvres, ô mon Dieu, je sais mieux te voir.

» Tu m'as donné ces flammes brûlantes qui me font soupirer pour le bonheur de ceux que j'aime, et qui, dans l'étude de tes prodiges, me font bondir de joie et me donnent l'espérance de te posséder. Que cette ardeur ne m'emporte plus jamais vers les vanités de la terre ; gouverne mes passions, et qu'elles soient la glorification de ton éternelle sagesse !

» Toujours je les redoute, et je sens toujours qu'en aimant je m'aime trop moi-même. Mon âme bouillante et aveugle a été jusqu'ici dans l'erreur et la proie de son orgueil. Eteins son feu ou rends-la meilleure ! Un vil engourdissement ou un saint amour ! Que dis-je ? oh ! non, point de vil engourdissement ; donne-moi un saint amour, ô toi qui aimes si vivement tes créatures ! »

A Saluces, ma patrie.

« Murailles aimées de l'antique Saluces! Cité où, pour la première fois, j'ouvris mon cœur à la joie et à la tristesse, à l'espérance et à la crainte!

» Douces collines, majestueuses cimes du Mont-Viso, qu'admire de loin l'immense et fertile vallée subalpine!

» Mes yeux encore aujourd'hui te contemplent avec délices, ô Saluces! et ton ciel m'inspire toujours de saintes ardeurs!

» Il y a dans la vue de la terre natale un pouvoir indicible qui réveille nos souvenirs les plus purs et les désirs les plus pieux.

» Je sais qu'à plus d'un titre toutes les contrées sont douces et chères à ceux qui les virent en naissant; la patrie est belle jusqu'au sein des sauvages horreurs de la nature.

» Mais, ô Saluces! quel charme n'a pas été donné à tes rochers et à tes collines, à tes plaines et à tes eaux limpides!

» Toute âme élevée qui voyage au pied de nos Alpes, se sent ravie dans de divines extases.

» Plus d'une terre étrangère, digne d'être chantée, a séduit mes regards étonnés, et dit à mon esprit de sublimes pensées;

» Mais toi, tu me parles au cœur avec tendresse, comme une mère qui m'a porté dans ses bras et sur le sein de laquelle j'ai dormi dans mon enfance.

» Et j'ai vécu peu de temps avec toi, Saluces, et le jour où je t'ai quittée est déjà bien loin de nous.

» J'étais encore enfant lorsque je m'éloignai, non sans regrets, de tes douces vallées; et séparé de toi, je t'aimai encore davantage.

» L'éloignement efface les ombres qui ternissent l'objet qu'on chérit, et verse sur sa beauté une magie plus puissante.

» Il était pour moi la terre des élus, le pays de mon père, et les âmes ailleurs me semblaient moins aimantes.

» Il m'en souvient, jamais je n'étais plus heureux sur les genoux de mon père que lorsqu'il me disait tes gloires.

» Chacune de tes beautés se réfléchissait en moi plus éclatante; j'étais fier de ton nom, ô Saluces, et je brûlais de l'illustrer à mon tour.

« Et ceux de tes fils qui furent célèbres me ravissaient; je me plaisais à les compter, en pensant que moi aussi j'ajouterais un fleuron à ta couronne.

» Cette pensée me suivit par-delà les jours de

mon enfance, alors qu'avec tristesse je passai mes Alpes chéries.

» Et je ne t'oubliai pas, Saluces, quand je revins dans les plaines de l'Italie, bien qu'alors ma tête ne reposât point dans tes murs !

» Les embrassements de ma famille m'attendaient dans la cité qui règne sur la Lombardie, et j'y volais avec empressement.

» C'est là que je vécus, que je cueillis la palme au milieu de ces généreux applaudissements qui récompensent, enivrent, ravissent, entraînent.

» O Saluces ! ton souvenir ajoutait une joie secrète à l'orgueilleuse joie de voir couronner ma muse tragique.

» Combien de fois, quand les regards de l'indulgente Lombardie se tournèrent vers moi et que des esprits distingués m'honorèrent ;

» Combien de fois j'ai senti mon cœur palpiter au souvenir de Saluces, mon berceau ! combien de fois ne me suis-je pas répété que tu aurais fixé les yeux sur moi avec orgueil !

» Ce vent, cette vanité qu'on appelle renommée, me semblait un grand trésor dont l'éclat était d'autant plus beau qu'il devait te réjouir.

» Mais la main terrible de Dieu vint bientôt dis-

siper les riantes chimères qui me séduisaient, et une noire prison fut ma demeure.

» Adieu, muses immortelles ! plus d'applaudissements ! tous les sentiers de la gloire me sont fermés !

» Le Ciel voulut encore mêler à mes tristesses de secrètes consolations, et mon cœur palpita à de pieuses souvenances.

» L'âme affligée du captif s'éleva dans les régions de la pensée, qui lui rendit en quelque sorte ce qu'on lui avait enlevé.

» Dans ces noirs séjours des douleurs, je priais, j'aimais, et je sentais se réveiller cette flamme de poésie que le Ciel mit en moi.

» Mes vers étaient amour, prière, courage; et parmi les désirs qu'ils exprimaient, se trouvait le désir de rendre hommage à mon berceau.

» Je peignais les montagnes de ma patrie à l'âme grossière mais bonne de l'étranger qui gardait mes cachots, et sa figure devenait moins sévère.

» Et mon cœur bondissait de joie lorsque, par ses brusques expressions d'amitié, cet homme au regard sauvage se montrait touché de mes récits.

» Paix à son âme, qui, parmi les chaînes, conservait la douce charité ! c'est à lui que je dois de vivre, de me prosterner sur cette terre chérie !

» Je serais mort ou devenu fou dans ce désert, si je n'avais eu la consolation d'un cœur né d'une femme et ouvert à la charité !

» Ma vie est maintenant presque sans douleur ; je possède mon Italie et mes collines natales, où m'attendaient tant de marques d'amour.

» Bénis soient les hommes qui, dans l'infortune, m'ont prêté l'appui de leurs bras, et bénis ceux qui maintenant augmentent mon bonheur !

» Béni soit le jour où je revins vers toi, Saluces, où je serrai contre mon cœur des poitrines amies !

» Que l'esprit de tes fils ne soit jamais divisé par la discorde ; que jamais ici le malheureux ne voie ses peines insultées !

» Qu'en toi ne s'éteigne jamais le feu sacré de la science, et qu'il soit lumière pour celui qui aime le beau, qui cherche la vérité !

» Telles sont les prières que pour toi j'ai faites aujourd'hui, et toujours, terre qui m'a vu naître, je ne fais qu'apparaître dans tes murailles aimées ; mais quelque part que je sois, avec toi je suis toujours ! »

X

Mort de Silvio Pellico.

> C'est dans cette paix, c'est-à-dire dans Vous, unique et souverain Bien éternel, que je m'endormirai et me reposerai. IMIT. liv. III.

Depuis sa sortie du Spielberg, la vie de Silvio n'avait été qu'une longue souffrance, adoucie par les soins affectueux de ses amis, tempérée par la douceur de l'air natal, consolée, fortifiée par les espérances de la religion. Chaque année le détachait de plus en plus de la terre; il voyait partir avant lui ses parents, ses contemporains, qui semblaient l'appeler du seuil de l'autre vie, et quelque adouci que fût pour lui l'exil, il avait soif de la patrie. Il vit passer, sans s'y mêler, les agitations

politiques qui secouèrent l'Italie pendant ces dernières années; jeune, il eût été le Tyrtée de ces révolutions; mûri par l'âge et éprouvé par tant de douleurs, il se borna à prier, dans le secret du sanctuaire, pour ses concitoyens; et son nom ne servit de drapeau à aucun parti.

En 1852, il voulut, avant de s'endormir dans le Seigneur, visiter la ville éternelle, ou plutôt terminer par ce pieux pélerinage le pélerinage de sa vie. Sa douce et fervente dévotion, son attachement filial à la sainte Eglise lui firent trouver des forces pour accomplir ce voyage, et il revint, le cœur content et dilaté, retrouver la gracieuse hospitalité que la bonne Providence lui avait ménagée.

Sa santé devenait plus mauvaise de jour en jour; à la fin de 1853, elle donna de sérieuses inquiétudes à ses amis. On craignait de le perdre; mais lui ne craignait pas de partir. Il était préparé à la mort par ses douleurs, par sa patience, par le pardon généreux accordé à tous ceux dont il aurait pu avoir à se plaindre, par la prière, par la fréquente participation au Pain de vie; il brûlait du désir de voir son Dieu face à face, *la mort lui était un gain*. Il attendait en paix et en silence l'heure de la volonté divine, de cette volonté qu'il avait aimée dans l'horreur des cachots,

et qu'il embrassait d'un plus ardent amour dans les angoisses de la mort.

L'heure vint, Silvio était calme ; il disait à son confesseur : « Le paradis ! le paradis !.... Je sens très-bien que je m'en vais... c'est un grand bonheur d'avoir pu expier sur la terre. Quand j'ai écrit *Mes Prisons*, j'ai eu quelque temps la vanité de me croire un grand homme... ce qui n'était pas vrai... et je m'en suis repenti tout le reste de ma vie... » Et le visage heureux et serein, comme on ne l'avait pas vu depuis longtemps, il se fit lire à haute voix les prières des agonisants.

Quand le prêtre eut achevé la prière, il regarda Silvio, Silvio était mort. On était au 31 janvier 1854.

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! Heureux Silvio en dépit des infortunes de la vie, heureux d'être mort avant d'avoir vu l'impiété dominer dans sa chère patrie ; heureux de s'être amélioré par les souffrances, heureux d'avoir aimé le beau et le bien, heureux d'avoir connu Dieu et de l'avoir préféré à tout ! On l'a plaint, on devait l'envier : — il avait reçu de Dieu un noble talent dont il a fait un digne usage ; il a eu de bons parents et de fidèles amis qui l'ont tendrement aimé ; il a soutenu l'épreuve du malheur sans faiblir ; il a